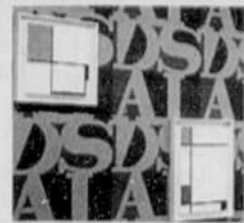




Le Feuilleton Page D3
Essais québécois Page D5

ARTS VISUELS



La dernière de General Idea Page D9
Le Mois de la Photo Page D11

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 SEPTEMBRE 1995

Lepage tel qu'en lui-même

ROBERT LEPAGE
QUELQUES ZONES DE LIBERTÉ
Rémy Charest
L'Instant même/Ex Machina
222 pages

ROBERT LÉVESQUE
LE DEVOIR

Aux époques anciennes, du temps d'Emma Albani ou de Gratien Gélinas, on aurait déroulé le tapis rouge pour des retours au pays comme le sien, cet automne. La nation était reconnaissante, alors, et unanime, pour les réussites à l'étranger, et même si Gélinas ratait son passage à Broadway on fermait les yeux sur le détail pour frapper des mains encore plus fortement à la gare Windsor. Il y a eu de ces retours, ici, qui étaient éclatants de chauvinisme...

Robert Lepage, à notre époque où la médiatisation a banalisé le triomphe, où le modernisme a chassé le chauvinisme, va et vient sur la planète, c'est un «piéton de l'air» comme chez Ionesco, et s'il a réussi plus que quiconque au Québec à établir si rapidement dans le domaine du théâtre une réputation internationale (de Londres à Tokyo, d'Edimbourg à Hambourg, de Spolète à Stockholm...), cet anomyat du roi lui va à merveille: car il est humble, c'est sa façon de régner.

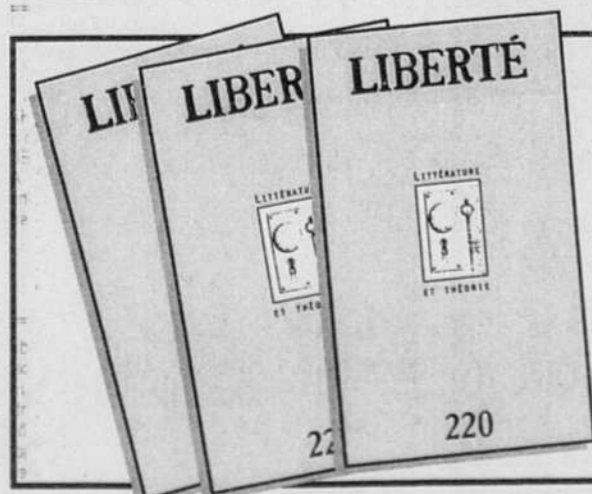
Ainsi dans ce premier bouquin qui lui est consacré (17 ans après sa sortie du Conservatoire, dix ans après son premier spectacle à Montréal, *Circulations* au Quat'Sous) verra-t-on, si on l'ignorait, qu'il a fait de cette humilité, de cette sérénité d'archange, de cet étrange charme qui se dégage d'un tempérament rasséréiné, sa politique: rassembler pour régner. C'est sa devise, et c'est d'ailleurs la stratégie de la création collective, son empire, dont il est le seul à avoir su agrandir et peaufiner les possibilités, à sortir cette pratique libératrice de l'époque où elle avait perdu le souffle (les années 70) pour lui redonner une nouvelle vie, une vie adulte.

Mais ce faisant il entrait alors, l'orchestrateur de *La Trilogie des dragons* et des *Plaques tectoniques*, dans un grand paradoxe: Robert Lepage est l'illustrateur de la création collective (beaucoup plus que ces grands noms auxquels on le compare un peu légèrement, Brook, Wilson, Sellars) mais sans lui, sans sa présence magique, son art du compromis, sa bonté («Tu es trop mou», lui dit son assistant Philippe Soldevilla lorsqu'il travaille en Allemagne), tout tomberait. Star du collectif, c'est paradoxal, en effet...

Dans ces premiers entretiens, menés en commun entre l'intervieweur et l'interviewé (il y a là du collectif aussi...), Robert Lepage apparaît tel qu'en lui-même... le théâtre le change, le cherche, le trouve: c'est un élève qui fait ses classes sur la planète («J'ai davantage une attitude d'élève que de professeur quand je travaille à une mise en scène», dit-il), la route des théâtres ayant été bonne avec lui, les étapes imposantes (le National Theatre de Londres, le Dramaten de Stockholm, le Globe de Tokyo, le Festival d'automne de Paris, etc.), et les presses attentionnées et gentilles. Il y a une lune de miel entre Lepage et les villes étrangères, ce garçon qui rêvait de devenir géographe est devenu un globe-trotter.

On trouvera dans ce premier titre sur Lepage (juste titre, d'ailleurs, sur «les zones de liberté», celles du théâtre, quand on pense à celles du cinéma, prisonnières de l'industrie,

VOIR PAGE D 4: LEPAGE



Emil Cioran

Le calomniateur de l'univers

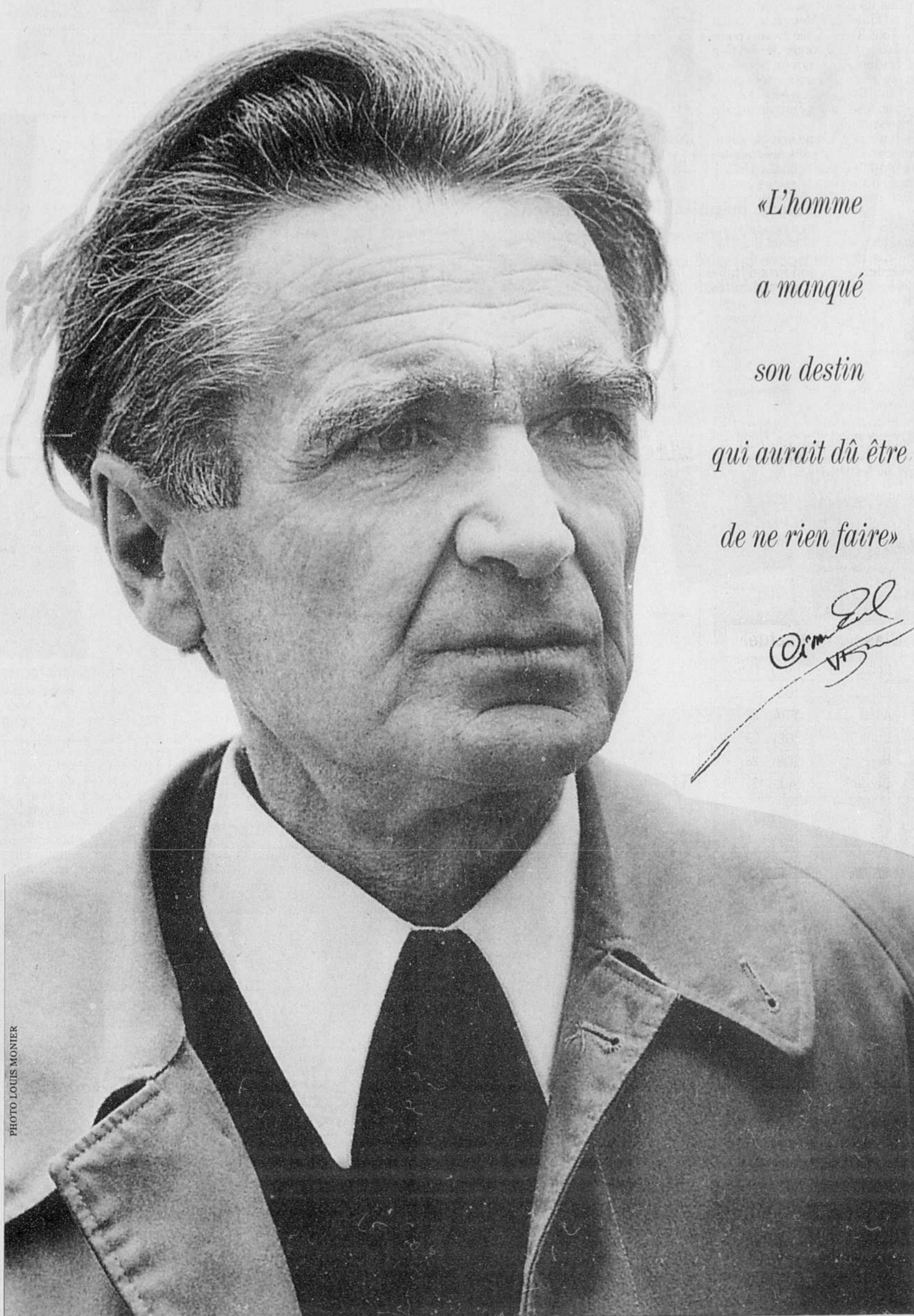


PHOTO LOUIS MONIER

«L'homme

a manqué

son destin

qui aurait dû être

de ne rien faire»

Emil Cioran
1955

ROCH CÔTÉ

Les mélancoliques incurables savent qu'il n'y a qu'une seule façon de surmonter une crise aiguë du mal qui les ronge: une dose encore plus forte de mélancolie. Le soulagement du mal par le mal, la méthode homéopathique mais à condition de renoncer à la dose diluée. La mélancolie s'apaise par une dose de cheval de mélancolie, quelque chose comme une nuit entière de musique tzigane ou de tango triste, la poésie de Gérard de Nerval, la relecture obsessionnelle de *Fleurs du Mal* ou une dose démesurée de la prose d'Emil Cioran.

«(...) il faut être mélancolique jusqu'à l'excès, dit Cioran, extrêmement triste. C'est alors que se produit une réaction biologique salutaire.»

La potion Cioran, jadis dispersée dans des livres ou des entretiens souvent introuvables, existe maintenant en grand flacon dans la magnifique collection que vient de lancer Gallimard sous le nom de Quarto. Tout Cioran ou presque, près de 1800 pages de calomnies contre l'univers, d'insultes à l'humanité, d'offenses à Dieu mais aussi d'amour douloureux de la vie. L'album de Gallimard est une de ces merveilles de l'édition qui vont faire rager les amoureux de beaux livres au portemonnaie plat: finesse du papier, typographie raffinée, photos inédites, reproductions de manuscrits, tout est beau dans cette publication qui rappelle la collection Bouquins par le format mais qui est plus proche de la Pléiade par le soin apporté à la fabrication de l'objet.

Le Quarto ne contient par ailleurs que des extraits des entretiens que Cioran a accordés dans les dernières années de sa vie (il est décédé le 20 juin dernier), lesquels se trouvent publiés au complet dans la collection Arcades chez le même éditeur.

Pourquoi donc lire un auteur qui croit que «rien ne saurait justifier le fait de vivre», qui ne voit pas comment il pourrait éviter la canonisation «si le dégoût du monde conférait à lui seul la sainteté» et qui estime que «l'homme a manqué son destin qui aurait dû être de ne rien faire»? Que trouver chez un auteur qui aligne les titres d'ouvrages comme une litanie de l'absurde: *Sur les cimes du désespoir*, *Le Livre des leurres*, *Le Crépuscule des pensées*, *Bréviaire des vaincus*, *Précis de décomposition*, *Syllogismes de l'amertume*, *La Tentation d'exister*, *La Chute dans le temps*, *De l'inconvénient d'être né*?

Que trouver? Une musique, un ton, un style, le chant d'un homme tombé hors du temps dès le début de sa vie, d'un être tourmenté par «la conscience absolue du néant» et qui a exprimé, dans une tension soutenue, le désarroi exemplaire d'une destinée humaine.

Dans un de ses derniers entretiens, Cioran parle du «ton» des œuvres, de ce je-ne-sais-quoi qui fait la différence entre les œuvres essentielles et celles «qui manquent de nécessité». Ce qu'il en dit s'applique très bien à lui-même: «Vous rencontrez quelqu'un que vous n'avez pas vu depuis longtemps; vous parlez pendant des heures, mais c'est le néant. Vous rencontrez quelqu'un d'autre, vous vous parlez et vous rentrez chez vous bouleversé. C'est ça la vraie originalité des êtres, ce qu'ils

VOIR PAGE D 4: CIORAN

LITTÉRATURE
ET THÉORIE

Un numéro né d'inquiétudes.
Impertinent.
Intelligent.

LIBERTÉ

220

août 1995

166 pages

6\$

EN VENTE DANS LES MEILLEURES LIBRAIRIES

LIVRES

Place à une nouvelle génération de poètes québécois!

DAVID CANTIN

La rentrée 1995 en poésie témoigne du dynamisme actuel de la relève au Québec. À l'Hexagone, un seul recueil est attendu, celui de Serge Patrice Thibodeau intitulé *Le Quatuor de l'errance* suivi de *La Traversée du désert*. Ce jeune auteur d'origine acadienne a fait sa marque, grâce à des œuvres d'une richesse et d'une profondeur exceptionnelles. Le même Thibodeau lance un autre recueil aux Écrits des Forges (*Nous, l'étranger*). Toujours chez

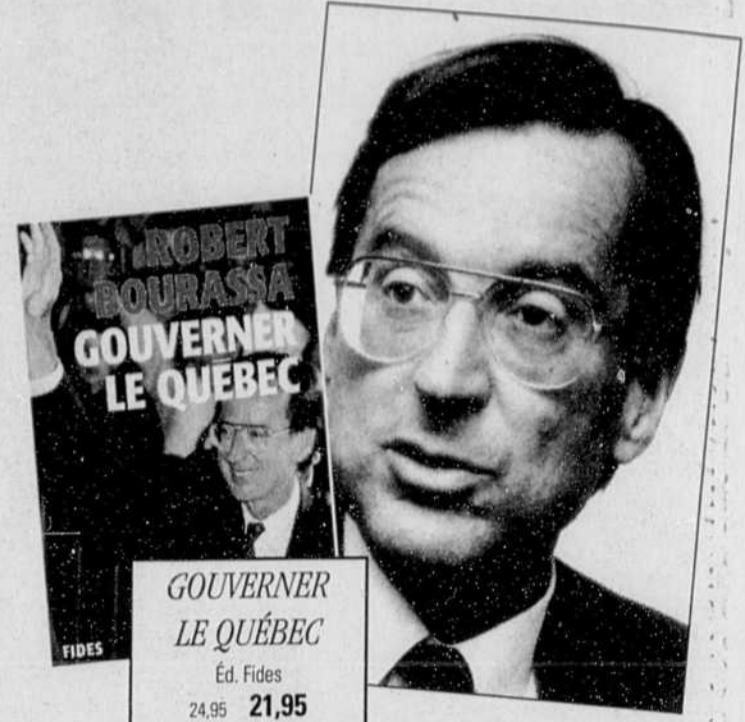
cet éditeur de Trois-Rivières, on attend des nouveautés de Paule Doyon *Les Bruits de la terre*, Nancy R. Lange *Anababébec*, Andrea Moorhead *La Blancher absolue*, Bernard Pozier, Madeleine St-Pierre et Robert Tree. Aux éditions du Noroit, il demeure toujours important d'accueillir de nouvelles figures de la relève. Ainsi Germaine Mornard (*Doigts d'ombre*), Gabriel-Pierre Ouellet (*Tambours et morceaux de nuit*) et Martin Thibault (*Haut-Fond*) présentent leur premier recueil, tout comme la poétesse Nadine Ltaif qui en est à son troisième livre avec

Élégies du levant. Dans la collection Résonance, trois habitués de la maison poursuivent leur démarche respective: Claudine Bertrand *Une main contre le délire*, Jacques Gauthier *Marcheur d'une autre saison* et Marcelle Roy *La Ville autour*. De plus, Denys Néron propose, quant à lui, une suite (*L'Intelligence des flammes*) à son premier recueil *L'Équation sensible* (l'Hexagone, 1979) qui ne laissa aucun critique indifférent à l'époque. Une traduction du livre de Douglas G. Jones *Le Soleil cogne* par Camille Fournier et une anthologie de poètes irlandais et québécois

préparée par John Dean et Fulvio Caccia devraient paraître tout comme des choix de poèmes, dans la collection Ovale, pour Jacques Brault, Michel Beaulieu et Saint-Denis-Garneau. Autre événement, Hélène Dorion vient de publier son dixième recueil aux éditions La Différence en Europe. Aux Herbes Rouges, quatre livres sont prévus, incluant une rétrospective. Claude Paré, lauréat du prix Emile-Nelligan, propose *Ce que l'on nomme zéro*. René Lapiere et Claude Beausoleil reviennent avec *Vienstras-tu avec moi* et *Rue du Jour*.

La Rentrée Champigny

4380 St-Denis, Montréal (514) 844-2587



GOUVERNER LE QUÉBEC
Éd. Fides
24,95 **21,95**



LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1996
Éd. Larousse
64,95 **49,95**

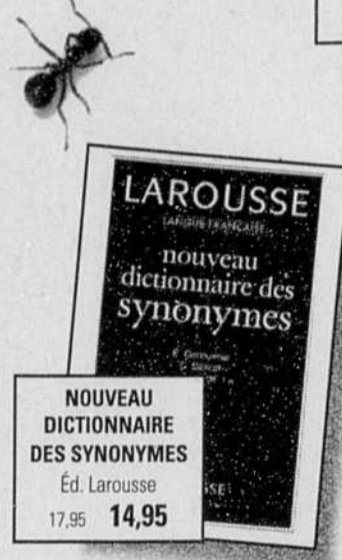


LE PETIT LAROUSSE

Source inépuisable d'information, *Le Petit Larousse* reflète la vivacité de notre langue et l'évolution de notre société dans tous les domaines.



CONJUGAISON LAROUSSE
Éd. Larousse
11,95 **9,95**



NOUVEAU DICTIONNAIRE DES SYNONYMES
Éd. Larousse
17,95 **14,95**



MA GRAMMAIRE
Éd. Françaises
29,95 **24,95**



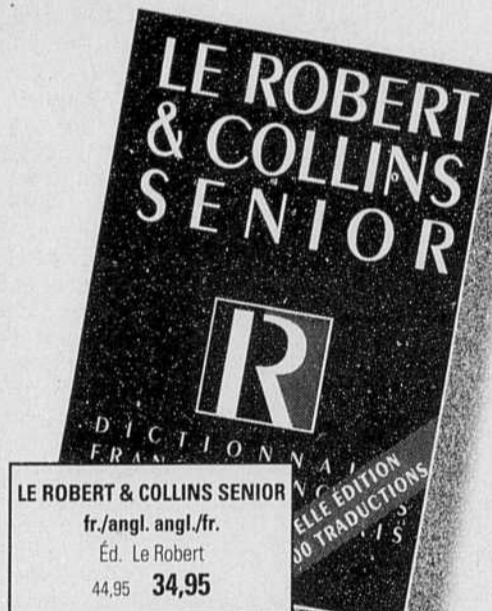
POUR RÉUSSIR L'EXAMEN DE FRANÇAIS ÉCRIT
Éd. du Trécarré
9,95 **7,95**



LE NOUVEAU PETIT ROBERT 1
Éd. Le Robert
72,95 **57,95**



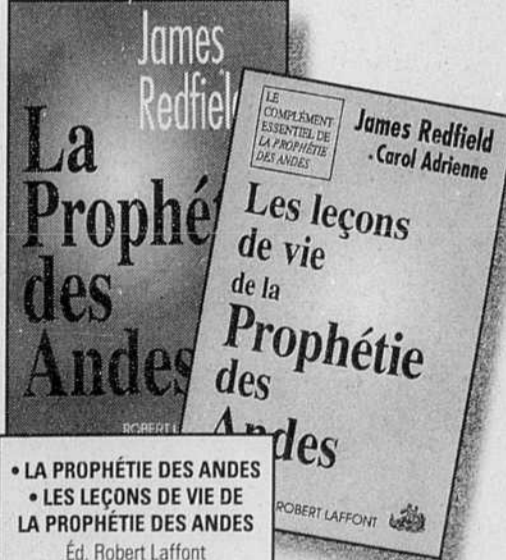
HARRAP'S SHORTER
fr./angl. angl./fr.
Éd. Harrap's
44,95 **34,95**



LE ROBERT & COLLINS SENIOR
fr./angl. angl./fr.
Éd. Le Robert
44,95 **34,95**



FRENCH FUN
The Real Spoken Language of Québec
John Wiley & Sons
18,95 **15,95**



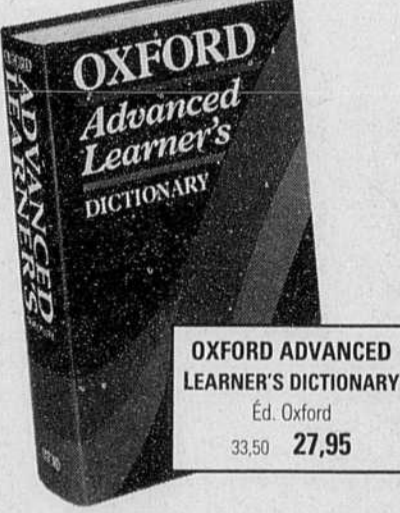
LA PROPHÉTIE DES ANDES
LES LEÇONS DE VIE DE LA PROPHÉTIE DES ANDES
Éd. Robert Laffont
19,95 ch. **15,95 ch.**



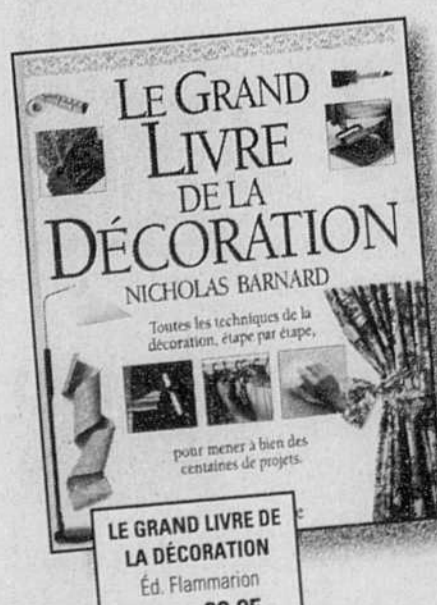
Le MONDE de SOPHIE
Éd. du Seuil
39,95 **29,95**



LE PETIT FUTÉ MONTREAL 1995
Nouvelles Éditions de l'Université
13,95 **11,95**



OXFORD ADVANCED LEARNER'S DICTIONARY
Éd. Oxford
33,50 **27,95**



LE GRAND LIVRE DE LA DÉCORATION
Éd. Flammarion
39,95 **32,95**



JE ME SOUVERAIN
Les Intouchables
19,90 **16,95**



LES HOMMES VIENNENT DE MARS LES FEMMES VIENNENT DE VÉNUS
Éd. Logiques
24,95 **19,95**



10 TITRES Littérature BQ
de 6,95 à 11,95 **-20%**



CIBL-101,5 FM
en direct du 4380 St-Denis
Les petits bonheurs d'occasion
tous les samedis, de 12h à 13h

Prix en vigueur du 7 au 17 septembre 1995

4380 ST-DENIS, MONTRÉAL (514) 844-2587

CARREFOUR ANGRIGNON 365-4432
MAIL CHAMPLAIN 465-2242

CENTRE LAVAL 688-5422
371 LAURIER OUEST 277-9912

LIVRES

LE FEUILLETON

Le destin suspendu d'un dragon



ROBERT LÉVESQUE

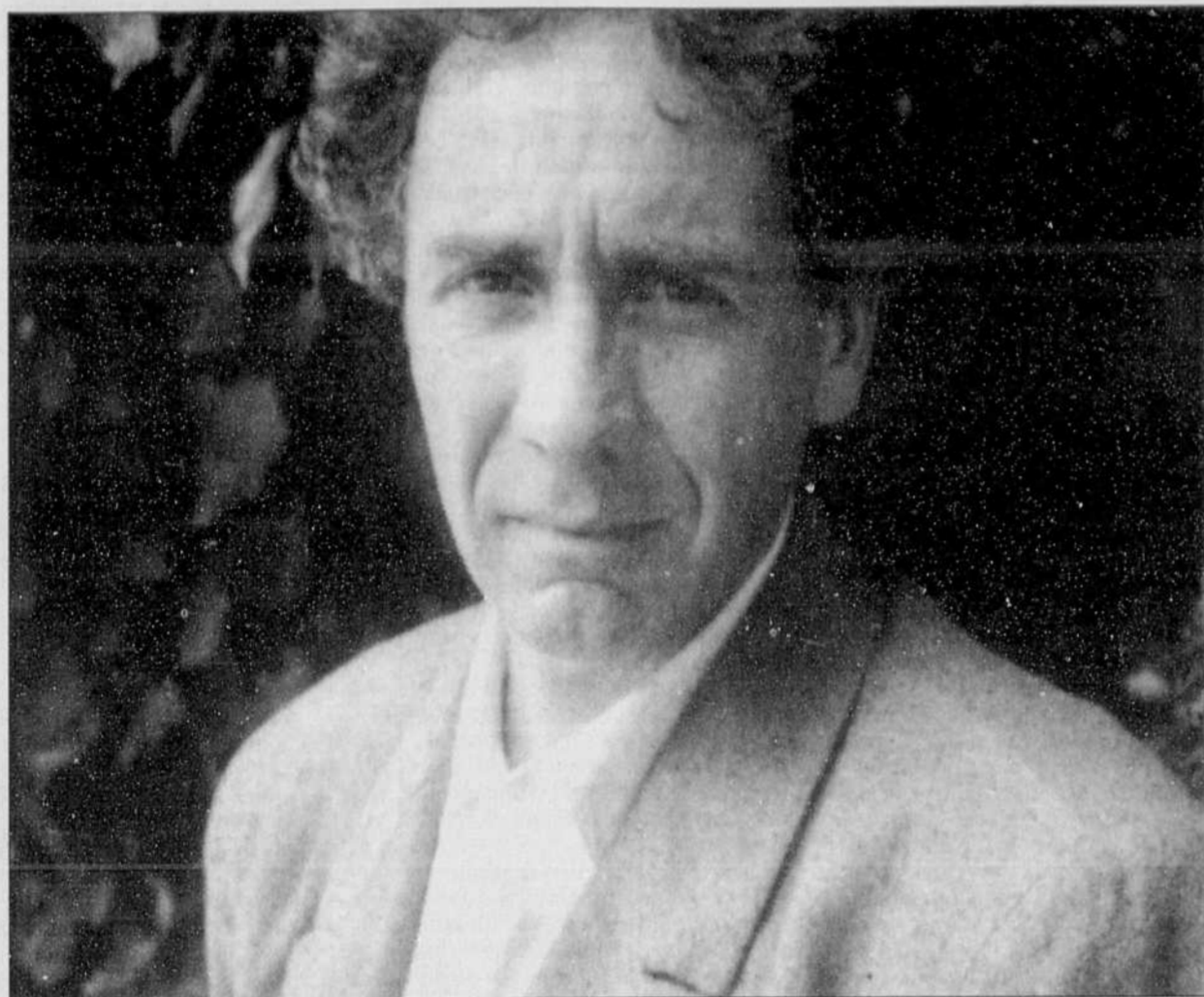
L'ORGUE DE BARBARIE
Bernard Chambaz
Seuil, 287 pages

Le lundi 19 mars 1962 à onze heures la guerre d'Algérie n'est pas tout à fait terminée: il reste une heure avant le cessez-le-feu décrété pour midi dans les accords d'Evian. C'est une guerre vieille de huit ans qui touche à sa fin, mais c'est une guerre encore, avec sa barbarie, ses pièges, sa mort ambiante, la peur au ventre et les blagues cyniques des tireurs.

Un garçon de 24 ans, Évrard Étienne, du 27^e régiment de dragons, passe cette dernière heure dans une embuscade où son peloton vient de tomber, il est à plat ventre dans la pierre, il a peur d'y laisser sa peau bêtement (car depuis 24 heures il sait que la guerre cessera à midi), et sa vie qui défile en flashs — sa femme, son enfant de deux ans, ses amis d'enfance et d'adolescence enfuis, sa grand-mère, le perroquet qu'elle voulait faire baptiser parce qu'il avait le don de parole, ses souvenirs de la rue Frileuse sur la Butte, deux phrases obsédantes d'une chanson triste, *Moby Dick* relu, un poème de Prévert («Moi je joue de l'orgue de Barbarie / et je joue du couteau aussi»), le dégoût des fayots, la vue de corps déchiés, les crocodiles du zoo du Jardin des plantes, la peur, l'espoir, la fragilité, l'été, le ciel — reste comme ça en suspens dans l'absurde...

Bernard Chambaz, avec le portrait d'un simple soldat, un dragon, un tourlourou, pris dans le piège de la mort au bout extrême d'une guerre, revient au roman d'éclatante façon après le passage douloureux (la mort accidentelle de son fils de 16 ans) qui nous avait donné l'an dernier chez Julliard le récit *Martin cet été*. Pour Chambaz ce récit de deuil, qu'il avait mené entre le pathétique retenu et la minutie maniaque, était la seule façon de savoir s'il pouvait continuer d'écrire. On se réjouira de constater, avec *L'Orgue de barbarie*, que Chambaz est un romancier remis sur pied, et dans une forme remarquable.

Des romans sur la guerre, ainsi au ras du sol, ce qu'il y en a eu depuis l'invention de Gutenberg... Avant ou après les historiens qui expliquent les ensembles et les orientent selon leurs vues, en marge des témoins qui rapportent le vécu et le survécu, les romanciers qui imaginent (Chambaz avait 13 ans à l'époque des faits qu'il relate) trouvent dans la guerre un terrain de manœuvre (si je puis dire...) exceptionnel pour traquer l'être humain à vif, ses bassesses et ses courages, ses racismes et ses héroïsmes.



Bernard Chambaz

Généralement ces romans de guerre sont portés par les idéologies diverses, militaristes, pacifistes, suprématistes, humanistes, anarchistes, au gré des époques, on y remet plus ou moins en question l'idée de la guerre (une idée fondamentale), car on fait plutôt avec, ou alors on la décrie avec une rage lyrique (Céline et son *Casse-pipe*) ou on sait trouver les accents les plus populistes (Roland Dorgelès et *Les Croix de bois*) pour la décrire bellement dans sa fraternité d'enfer...

Ce qui est particulier avec le roman de Chambaz (en plus de l'idée de la dernière heure d'une guerre) c'est qu'il s'agit là d'un roman sans perspective idéologique, on n'y trouvera pas non plus une vue panoramique sur la guerre d'Algérie ni la moindre esquisse de pamphlet, cette «sale guerre» n'y est pas dénoncée, et pourtant... et pourtant voilà un roman extrêmement fort, lucide, juste, à hauteur d'homme, un roman où l'on pénètre en discrétion (pudeur extrême de cet écrivain, sa marque de littérature) et d'où l'on ressort en intelligence. On y a côtoyé un homme pas encore fait et déjà sur la ligne de mort, un dragon simplement malheureux..., un garçon effacé.

Le personnage de Chambaz est le révélateur de l'ordinaire cauchemar des guerres. De la terrible aisance — aussi — que l'on y trouve une fois que l'on y est plongé. C'est Sartre, dans ses carnets de troufion, ses *Carnets de la drôle de guerre*, qui parlait de «la docilité admirative pour l'autorité militaire»... C'est un monde sans liberté. Étienne Évrard a 24 ans. Il n'a pas eu le choix d'être ou de ne pas être... là. Du peloton il est le seul qui a un peu lu, juste un peu moins illettré que ses camarades, il a

une édition amochée de *Moby Dick* dont il est à la seconde lecture, on le sent en éveil mais il est passif, acceptant le pire, et il se fermera à la révolte pour survivre.

Dans cette série de flashbacks (ses pensées, qui sont ses bouées) trouvant cette attente d'une heure sous les balles des rebelles (les fells, les bougnouls... crient ses Français de chefs de retour d'Indo), on va deviner, en pointillé, un soldat honnête et effrayé, incapable de jouer comme ses adjutants d'une attaque réussie, qui compte à rebours les jours qui le séparent de son retour en métropole, c'est un garçon conformiste, timide, à l'enfance ordinaire dans les quartiers de la Butte, qui ne demande rien à la vie sinon qu'elle soit correcte avec lui. Mais cette conscience isolée et muette, dans ce jeu mortel, est en soi un terrible constat d'absurdité, une accusation (gardée pour lui, sentie par nous) contre la plus pitoyable des fonctions de l'homme.

Bernard Chambaz, nous livrant en impressions la vie du dragon Étienne Évrard sans jamais gonfler le récit, demeurant au niveau des allusions les plus fines, des traits discrets, prendra le détour par Melville pour introduire dans cette heure de peur une idée vaste, prise dans *Moby Dick*: «Un long exil loin de la chrétienté et de la civilisation replace inévitablement un homme dans la condition première que Dieu lui avait assignée, un état qu'on appelle barbarie.»

Il est en Algérie depuis 311 jours le dragon Évrard, la guerre a huit ans et depuis huit jours le tir sur les rebelles est «théoriquement» interdit; il faut, dit-on, qu'ils aient tiré les premiers. La belle affaire. Dans cette guerre sans nom — pour reprendre le titre

documentaire de Bertrand Tavernier —, dans «la sale guerre» d'Algérie, l'antihéros de Chambaz accuse gravement et silencieusement tous les coups, il garde pour lui l'horreur des assassinats de l'OAS, celui dont il a été témoin à Château-Royal (où l'écrivain Mouloud Feraoun est criblé de balles, un manuscrit à ses pieds), comme il garde pour lui ce sentiment, éprouvé un instant, de soulagement au retour d'une mission réussie où dix cadavres ont fait, comme le dit l'adjutant, un beau carton, quand un camarade grave déjà sur sa crosse ses trois nouvelles croix, en disant: plus qu'il faut et j'vous paie un White Lady au mess...

Revenons au Sartre troufion à Marmoutier en 40, c'est pas mauvais un philosophe au casse-pipe: «La vie militaire est assez semblable à une mort, puisqu'elle s'accompagne du dépouillement d'une vie qui a perdu son sens et reste en suspens dans l'absurde.» C'est l'état d'Évrard Étienne, 25 ans, le 19 mars 1962, le nez dans les pierres de l'oued el-Mahakoub dans la Zone Sud Algérois, sous la mitraille, ses lunettes fracassées, un camarade mort à trois mètres, à une heure de la fin de la guerre.

Lisez *L'Orgue de barbarie* de Bernard Chambaz. Ce roman impressionniste ne choisit pas entre le plaisir d'une belote et un baptême du feu, entre une nuit d'angoisse et le passage mensuel du camion des putes, entre un rêve de gosse et une embuscade fatale. Ce roman saisit du bout des doigts le destin suspendu d'un dragon. Qui a renoncé à comprendre. D'ailleurs y a-t-il quelque chose à comprendre lorsqu'on est dans sa position? Et que la guerre achève...



GILLES ARCHAMBAULT

LES PETITS BONHEURS

Les délices de l'âge ingrat

LA MÉTAMORPHOSE
Franz Kafka.
Traduction et postface de Martin Ziegler Seuil, collection «L'École des lettres», 167 pages

Je quittais à peine ce que nos éducateurs appelaient l'âge ingrat lorsque je lus pour la première fois *La Métamorphose*. Entendez par là que je n'avais plus le nombre d'années requises pour cette désignation. Comme si à vingt ans on traitait de plaignant dans la vie d'homme.

Cette lecture me bouleversa. Je passai mon exemplaire à un condisciple qui en retira une tout autre impression. J'ai tout de suite compris qu'il avait eu une adolescence facile.

Car que raconte *La Métamorphose* sinon le sentiment d'exclusion que ressent un jeune homme? Gregor Samsa, personnage central du récit, s'aperçoit au réveil qu'il est devenu vermine. Lui qui jusqu'à ce jour avait été travailler industriellement, accomplissant scrupuleusement sa tâche de commis voyageur, n'est plus qu'une monstrueuse incarnation de la vie.

Sa conscience est intacte, de même que ses facultés intellectuelles. Son père, à qui il s'est toujours opposé, est terrassé par la honte. Sa mère ne cesse de pleurer. Reste sa sœur, qui finira pourtant par le renier.

Gregor ne tarde pas à devenir le symbole du malheur. Les voisins ne se privent pas de médire. Le père doit quitter la retraite qu'il estimait méritée pour parer à une gêne matérielle grandissante. Gregor, ne pouvant plus être le soutien de ses parents, oblige sa mère à accepter des pensionnaires, puis à accomplir des travaux de couture. La sœur, si jolie, que l'on destinait à d'autres horizons, travaille dans un bureau.

D'où il ressort que Gregor est coupable de décadence. On cesse de lui

apporter des plats qu'au reste il ne touchait même pas. Bientôt même sa sœur qui l'aimait tant se détache de lui. On ne fait plus le ménage de son réduit. Il vit dans les immondices. Un jour, la bonne vient dire aux parents de Gregor: «(...) il ne faut pas vous faire de souci pour savoir comment vous débarrasser du truc à côté. C'est déjà réglé.» La servante a jeté aux ordures la vermine sans vie. «Elle se tenait dans la porte en souriant, comme si elle avait un grand bonheur à annoncer à la famille...»

Il est évident que ce récit constitue une allégorie. L'insecte hideux dans lequel se métamorphose Gregor représente à n'en pas douter l'adolescent face à la vie organisée d'une famille dans laquelle il ne trouve pas sa place. L'opposition au père, thème qui ne cessera de hanter Kafka, est au centre du récit. Aucun doute, Gregor a toujours gêné ses parents. Sa vie intime, ses aspirations, son désir d'amour freinaient les cours normaux des choses. Devenu vermine, il est carrément entravé. Le bonheur ne viendra à l'appartement que lorsqu'il mourra. C'est alors que les époux se mettent à noter la beauté de leur fille. «M. et Mme Samsa remarquèrent presque en même temps, com-

me leur fille s'aimait de plus en plus, que, malgré toutes les peines des derniers temps qui lui avaient fait les joues pâles, elle s'était épanouie en une belle et généreuse jeune fille... Et ce fut pour eux comme une confirmation de leurs nouveaux rêves et de leurs beaux desseins quand, au terme de leur trajet, leur fille se leva la première et étira son jeune corps.»

La Métamorphose est une charge terrifiante contre le confort des sentiments. Et si l'amour parental dont on nous abreuve n'était au fond qu'un sentiment si superficiel qu'il suffirait d'une métamorphose, petite ou grande, pour l'ébranler?



La Métamorphose est une charge terrifiante contre le confort des sentiments

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Samedi 16 septembre de 14 h à 17 h

HÉLENE DORION LANCEMENT

"Sans bord, sans bout du monde", aux éditions de la Différence.

de 9h à 22h 362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest outremont, montréal tél.: 274-3669 • téléc.: 274-3660

Un don pour l'amour des enfants

FONDATION DE L'HÔPITAL DE LA SAINTE-JUSTINE

3175, Côte-Sainte-Catherine Montréal (Qc) H3T 1C5 Tél.: (514) 345-4710

MARYSE ROUY

Azalaïs

ou la Vie courtoise

UN DES ROMANS DE LA RENTRÉE QUI A SÉDUIT LA CRITIQUE...

«Azalaïs est une de ces lectures d'été qu'on lit à toute vapeur (avec ou sans glace) et dont on sort éclaboussé de soleil... ou de lune [...] - ce roman étant de ceux qui parviennent à tenir le lecteur (et surtout la lectrice) jusqu'aux petites heures du matin.» La Presse

«Passionnée du Moyen-Âge, Maryse Rouy vient de publier un premier roman déjà fort remarqué.» Le Devoir

Maryse Rouy

288 pages • 24,95 \$

ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

QUAND IL S'AGIT DE DICTIONNAIRES, CELUI QUI A TOUJOURS LE DERNIER MOT!

<p>LE ROBERT & COLLINS SENIOR</p> <p>Prix ord.: 72,95 \$ 49,95 \$</p>	<p>LE ROBERT & COLLINS SENIOR</p> <p>Prix ord.: 44,95 \$ 28,95 \$</p>
<p>LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1996</p> <p>Prix ord.: 64,95 \$ 39,95 \$</p>	<p>LAROUSSE DICTIONNAIRE GÉNÉRAL FRANÇAIS ESPAGNOL ESPAGNOL FRANÇAIS</p> <p>Prix ord.: 49,95 \$ 37,95 \$</p>
<p>HARRAP'S French-English Anglais-Français</p> <p>SHORTER DICTIONARY / DICTIONNAIRE</p> <p>Prix ord.: 44,95 \$ 28,95 \$</p>	<p>INTERNET POUR LES NULS</p> <p>Prix ord.: 24,95 \$ 18,95 \$</p>

LA GARANTIE DU MEILLEUR PRIX Si un concurrent annonce un livre à un prix moindre Le Parchemin réduira ce prix de 5%*

le Parchemin

RÉDUCTION SUR TOUS NOS LIVRES À L'ANNÉE Prix en vigueur jusqu'au 17 septembre 1995.

À l'intérieur de la station de métro Berri-UQAM tél.: 845-5243

* Sur présentation d'une preuve lors de l'achat - Livres en librairie - Détails en magasin

L I V R E S

Rémy Charest

La porte ouverte à tous les chaos

DANIELLE LAURIN

Après quinze années de théâtre nouvelle manière et de création multidisciplinaire, où en est Robert Lepage?

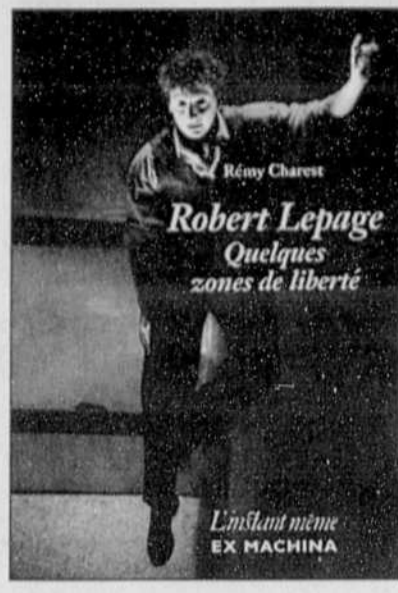
Où le metteur en scène le plus audacieux du Québec prend-il son énergie, d'où vient-il son génie? Comment expliquer que depuis la création de la première version de *La Trilogie des dragons* en 1985, il fasse la pluie et le beau temps sur les plus grandes scènes du monde?

Comment, pourquoi ce fils de chauffeur de taxi de Québec est-il devenu à 34 ans le premier Nord-Américain à mettre en scène Shakespeare au National Theatre de Londres il y a trois ans, avant d'être choisi comme grand manitou pour le *Secret World Tour* de Peter Gabriel?

D'où lui vient cette aisance avec laquelle, malgré certains ratés et le cynisme affiché de quelques mauvaises fées, il s'approprie les mythes, les langages, les cultures et les continents, s'offrant toutes les libertés, à commencer par celle de se tromper?

Quelques zones de liberté, sorte de livre-montage entre l'hommage et le témoignage, répond à ces questions... en n'y répondant pas, pas tout à fait, pas directement en tout cas. Mises en forme par le journaliste Rémy Charest, collaborateur du *Devoir* à Québec, ces premières traces écrites qui permettent de suivre le parcours du phénomène Lepage s'offrent elles-mêmes la liberté de l'exploration.

Le 17 septembre 1994, entre dix heures et minuit, au restaurant du Grand Hôtel de Stockholm, le premier de la série d'entretiens qui allaient donner lieu à *Quelques zones de liberté* commençait ainsi: «Pouvons-nous déjà cerner, dès le début de nos discussions, les raisons ou les objectifs de nos rencontres?», demandait Rémy Charest à Robert Lepage. Et l'intervint de renvoyer la balle au journaliste: «Peut-être que nous devrions le faire à la fin. La rai-



son d'être d'un travail n'apparaît-elle pas plus clairement quand il est terminé?

Quelques zones de liberté n'est pas un livre sur Robert Lepage. C'est plutôt un livre avec Robert Lepage. Un livre où, page après page et pas seulement entre les lignes, avec une simplicité surprenante parfois, Lepage livre les clés d'interprétation de son œuvre, se livre, par bribes, entre deux séances de travail, deux avions, deux songes. Un livre vivant, qui a les défauts de ses qualités et les qualités de ses défauts, et où, à l'image de Lepage, s'entremêlent, dans un beau désordre organisé, souvenirs, projets, obsessions, fascinations, réflexions et coups de gueule...

... Souvenirs d'enfance et d'adolescence incluant les premières peines d'amour et les premières expérimentations avec la drogue...
... Projets de spectacles dont une nouvelle création solo intitulée *Eleusneur* qu'on pourra voir cet automne à Montréal, et projet d'aménagement de La Caserne à Québec, qui deviendra le centre de production et de création multidisciplinaire pour sa nouvelle compagnie de théâtre, Ex

Machina, à l'été 1996... Obsessions du suicide, de la mort, du vide... Fascinations pour le voyage, la géographie, l'Orient... Réflexions sur le théâtre, comme appel au dépassement, transfiguration, qui «prend forme quand il fuit»... Coups de gueule contre le cirque médiatique, contre Montréal et ses prétentions de grande ville, contre la vague nationaliste («Je ne suis pas tiède, je suis confus»), contre la société québécoise tout entière qui «n'a pas le bagage historique, la force d'identité nécessaire pour accepter l'autocritique»...

Et voilà que peu à peu, malgré ou peut-être grâce à la démarche en dents de scie et l'approche impressionniste du livre, on délaisse le mythe Lepage pour plonger dans son univers propre. Se dessine alors une cohérence toute personnelle, cohérence dans les thèmes entre les différentes productions signées Lepage, cohérence entre la vie et l'œuvre, aussi bien dans la forme que dans le fond. Car s'il y a une constante, elle est là: «La forme doit être le propos et le propos doit être la forme», s'évertue à dire Lepage. Aussi Rémy Charest a-t-il choisi la forme du carnet de route pour donner vie aux propos éclatés du sage.

«L'idée de départ, c'était d'aller saisir 10, 15, 20 heures d'entretiens à Stockholm, où Robert travaillait en septembre dernier à la mise en scène du *Songe* de Strindberg, et d'en faire un livre immédiatement. Ça n'a pas marché. Il fallait faire quelque chose de plus pour faire aboutir le projet. Peu à peu, la notion même de carnet de route s'est transformée.»

Lepage et Charest se sont revus ensuite à Québec, leur ville natale à tous les deux. Après relecture par Lepage de la première mouture, il y a eu des ajouts, des bifures et des réécritures.

«Cet ouvrage-là est aux confins de la fiction et de la non-fiction. Il y a une mise en scène qui est fictive, il y a des dialogues imaginaires, il y a des coutures qui ne paraissent pas.

J'ai pris des raccourcis...»

C'est bien connu et Lepage lui-même l'avoue, avec ses horaires serrés, ses mille et un projets menés de front aux quatre coins du globe et cette façon qu'il a de changer d'idée quand on croyait le tout en place, Lepage génère autour de lui le chaos. Mais Rémy Charest ne s'en formalise pas outre mesure.

«Ce que Robert m'a apporté en quelque sorte est une autorisation au doute, au doute comme n'étant pas quelque chose de paralysant, mais qui permet de continuer, d'aller de l'avant. Pour moi, Robert est un grand catalyseur, il génère des résultats, il permet à d'autres d'arriver à des résultats qu'ils n'atteindraient pas de façon autonome. Et ça a joué dans mon cas, pour la forme du texte. Les élan qu'il donnait par ce qu'il disait, certaines de ses réponses à mes questions, ses propres questions, tout ça orientait mon travail.»

Qui plus est, l'ouvrage de Lepage n'effraie pas le journaliste.
«L'intérêt du livre, c'est lui qui le génère. Moi, j'ai construit, c'est tout. Il est évident que je n'aurais jamais généré, à 26 ans, avec un premier livre, disons un premier roman, l'intérêt que suscite *Quelques zones de liberté*.»

Puisque à l'image des créations et de la vie de Lepage *Quelques zones de liberté* se donne à lire comme un travail en cours, Rémy Charest n'exclut pas l'idée de poursuivre sa démarche, de revenir avec un autre livre, à la fois semblable et différent, dans cinq, six, sept ans, quand La Caserne aura été construite, quand la nouvelle organisation d'Ex Machina aura pris forme, aura réussi ou raté certains coups, quand *Le Confessionnal*, qu'on pourra voir bientôt sur nos écrans, aura fait des petits, quand... Et pourquoi pas un livre tous les sept ans, disons, pendant 49 ans? Rémy Charest laisse la porte ouverte à toutes les possibilités, à tous les chaos. «Du chaos naît le cosmos», dit Robert Lepage.

LEPAGE

SUITE DE LA PAGE D 1

où on ne lui souhaite pas le sort commun...) un portrait actuel et assez complet de son parcours, de ses idées, de sa manière, de ses opinions, et pour résumer disons que le Lepage de 37 ans est un Québécois mal à l'aise dans son pays schizophrène et rapetissant («Je ne suis pas tiède, je suis confus», dit-il), qui va respirer la liberté à travers le monde, c'est une sensibilité de théâtre en constante recherche, un artiste qui combat le doute (essentiel, cependant) par une humilité véritable, c'est un garçon discret.

Sur le Québec, Robert Lepage a des propos durs, qui s'apparentent à ceux que tenaient Denys Arcand dans ses entretiens avec Michel Coullombe. Il garde une distance face au Québec nationaliste, dans lequel il dit trop sentir de xénophobie pour en être. La «société québécoise» n'échappe pas aux colères de ce pacifiste né: «Notre société n'a pas le bagage historique, la force d'identité nécessaire pour accepter l'autocritique.» Pour lui, le Québec n'a pas d'envergure en aucun domaine et par contre «on dirait que la seule façon de parler et d'être apprécié, c'est de dire comment nous sommes ingénieux, intelligents, etc.» Il reproche au Québec de Parizeau sa petitesse: «L'idée du Québec que nous vendent les nationalistes est une petite idée.» Et Lepage déclarait ceci avant que l'on connaisse le «préambule» passéiste et lyrico-agriculturo-droitiste de la *Déclaration de souveraineté*...

Sur lui, son enfance, on ne saura guère de choses si non l'importance qu'a eue sa sœur Lynda dans sa décision d'aller vers le théâtre. Ces entretiens ne sont pas biographiques, mais l'on n'y trouve pas un minimum de données sur le passé de Lepage. Nous saurons trois choses: les tournées de la région de Québec que son père (chauffeur de taxi) faisait faire aux touristes, emmenant son fils (déjà en germe les idées de trajets, de voyages, de visites, si présentes dans son œuvre); l'admiration envers son frère Dave qui dessinait dans la chambre qu'ils partageaient; un enfer intime de deux ans, de 14 à 16 ans, suite à un *bad trip*. Lepage n'élabore pas sur ces souvenirs. Discret, vous dis-je.

C'est évidemment ses propos sur le théâtre qui forment l'essentiel de l'ouvrage. On résumera sa pensée en disant que pour lui le «doute» est la condition de la création. Mais que ce doute n'entraîne pas sa sérénité d'humble découvreur. Il avoue ne pas encore «posséder» les textes du répertoire, ne jamais arriver aux répétitions avec une fouille de texte déjà faite. Son travail consiste à semer, dans le groupe (un collectif ou une troupe hyperprofessionnelle), «un bon germe de départ». Une «première» pour lui ne semble qu'un mauvais moment à passer, l'essentiel étant l'évolution du travail au cours des différentes présentations ici et là dans le monde, ce que l'on appelle le *work in progress*, dérivé moderne et itinérant de la création collective.

C'est un Québécois qui dit: «Je vis plus facilement aujourd'hui avec l'erreur, avec l'échec. Parce que l'erreur est nécessaire.» Un Québécois intelligent et atypique.

CIORAN

SUITE DE LA PAGE D 1

cachent et qui transperce malgré tout dans ce qu'ils disent».

C'est comme la musique, ajoute Cioran, ce mystère du «ton» qui vous va droit à l'âme, qui s'impose comme une nécessité, vous saisit et vous désarme.

Cioran adorait Bach (sans lequel «Dieu serait un type de troisième ordre») mais c'est à un chant tzigane que se compare le ton de son œuvre: fièvre et désespoir entremêlés, emportement passionné, ivresse et paroxysme sur fond d'insondable tristesse.

Roumain des Carpates né Hongrois, Français d'adoption, Cioran choisit une fois pour toutes la langue française en 1947, renonce à sa langue maternelle mais conserve l'âme brute d'un homme des Balkans. «Il me faut une langue sauvage, une langue d'ivrogne», dit-il, dans un de ses nombreux commentaires désolés sur cette camisole de force que fut pour lui la langue française («Dans toutes les langues, on écrit comme on veut sauf en français»). Une «langue de nota-

re», qui a horreur du flou et de l'après, qui n'aime pas les «imprécisions suggestives» et dans laquelle, va-t-il jusqu'à dire, «il est impossible de tricher» (c'est que, m'assure un collègue, il n'avait pas lu Althusser).

Cioran poussera l'exploit jusqu'à forger son style français par la fréquentation des auteurs du XVIII^e siècle, comme pour se donner un instrument contraignant, s'obliger à endiguer un flot verbal trop impétueux, furieux et désordonné. Le français agira sur lui comme un calmant, un antidote à une trop forte fièvre expressive. Le résultat est surprenant, comme cela est souvent le cas des métisages. Cioran est bien un auteur français, sa langue n'a plus rien de sauvage, mais sous l'apparente mesure couve une ardeur, un sens tragique, une façon d'aller jusqu'à l'extrémité dans la négation qui en fait une des voix les plus originales de ce siècle.

Depuis les premières œuvres en roumain (années 30) jusqu'aux dernières écrites dans les années 80, le style évolue considérablement. Écrit en roumain alors qu'il avait 22 ans,

Sur les cimes du désespoir bouillonne d'un lyrisme intense, et recourt à un vocabulaire qui n'a cure de la retenue: agitation, tension, effervescence, raz de marée, paroxysme, palpitation, ivresse intérieure... C'est déjà un manifeste de la subjectivité, de l'intensité spirituelle et de l'élan intérieur comme vérité essentielle de l'homme. «On se dilate intérieurement jusqu'à la folie, au-delà de toutes frontières, en marge de la lumière, là où celle-ci est arrachée à la nuit, vers un trop-plein d'un tourbillon sauvage vous projette tout droit vers le néant.»

Tout Cioran est déjà là, son ennui fondamental, sa passion de l'absurde, son «élan vers le pire», son «plaisir de l'irresponsabilité méditative», son obsession de Dieu et du néant, son statut d'«apatride métaphysique» dans un monde insensé. Le style ira en se dépouillant, en se «francisant», il se fixera dans l'aphorisme et la concision, mais, 1800 pages et 50 ans plus tard, Cioran ne pourra faire autrement que de réserver ses derniers mots pour notre «univers aberrant».

Philosophe, Cioran? Il rejeterait l'étiquette, lui qui se demandait même s'il était écrivain. Il préférerait les titres de fainéant, de sceptique, à la rigueur d'esthète car ce sont là les vrais bienfaiteurs de l'humanité «parce qu'ils ne proposent rien». Rien ou presque: «Il ne faut pas s'astreindre à une œuvre, il faut seulement dire quelque chose qui puisse se murmurer à l'oreille d'un ivrogne ou d'un mourant.»

La philosophie universitaire, il l'a violemment vomie à 22 ans car elle était incapable d'affronter le «désarroi essentiel» où l'avait plongé l'insomnie, «cette absence criminelle de l'oubli».

Tout Cioran est le fruit de ces nuits sans sommeil passées à errer dans Sibiu, du formidable ennui de vivre qui en résulte mais qui lui fait «entrevoir le règne de l'essentiel». Il serait dès lors devenu mystique, s'il avait pu aller jusqu'au bout comme Thérèse d'Avila, s'il avait été capable de croire. Mais même cela, il ne le peut pas, alors il ne lui restera plus qu'à écrire l'œuvre d'un mystique sans Dieu, d'un marginal dont la liberté deviendra la seule religion.

Cioran appartient à la lignée des moralistes français, de ceux qu'il aimait comme Pascal, Chamfort et La Rochefoucauld. Il s'inscrit aussi, par le ton et la thématique, dans le sillage des «auteurs de l'ennui» comme Pessoa et Tchekhov. Il éprouvait un amour particulier pour la littérature russe, en particulier Dostoïevski, «l'écrivain le plus profond dans les expériences intérieures».

La vie de Cioran fait partie de son œuvre et c'est pourquoi ses nouveaux lecteurs trouveront grand intérêt à lire le bel ouvrage illustré que lui a consacré son éditeur roumain, Gabriel Liiceanu. Cioran est de ces auteurs dont les écrits sont le jaillissement direct de leur existence. Son parcours fut celui d'un homme sans métier et sans but, qui, dans sa radicale incroyance, n'eut qu'un culte, celui de la liberté.

CIORAN
Œuvres, Gallimard, collection Quarto, 1818 pages, 1995
CIORAN
Entretiens, Gallimard, collection Arcades, 320 pages, 1995
ITINÉRAIRES D'UNE VIE: E. M. CIORAN
Gabriel Liiceanu
Éditions Michalon, 143 pages, 1995

Gestion d'organismes culturels

Le diplôme de 2^e cycle pour gestionnaires et professionnels des milieux des arts et de la culture

Admission

Trimestre d'hiver 1996
Date limite: 1^{er} octobre

Conditions d'admissibilité:

diplôme de 1^{er} cycle universitaire de préférence dans un domaine artistique ou diplôme de l'École nationale de théâtre, du Conservatoire d'art dramatique ou du Conservatoire de musique avec une moyenne d'au moins 70 %; expérience de travail pertinente d'au moins 2 ans.

30 crédits.

Temps complet ou temps partiel.

(514) 340-6151

HEC

L'esprit d'entreprise

BEST-SELLERS



Librairie GALLIMARD

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. CHOSES CRUES, Lise Bissonnette — éd. Boréal
2. NOCES DE SABLE, Rachel Leclerc — éd. Boréal
3. LES PONTS, Jean-François Chassay — éd. Leméac
4. LA VIE PROVISOIRE, André Major — éd. Boréal

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. RAISONS COMMUNES, Fernand Dumont — éd. Boréal
2. ET DIEU CRÉA LES FRANÇAIS, Louis-Bernard Robitaille — éd. RD
3. FAMILLES OUVRIÈRES À MONTRÉAL, Bettina Bradbury — éd. Boréal

ROMANS ÉTRANGERS

1. LE MONDE DE SOPHIE, Jostein Gaarder — éd. Le Seuil
2. MONSIEUR MALAUSSÈNE, Daniel Pennac — éd. Gallimard
3. UNE SAGA MOSCOVITE, Vassili Axionov — éd. Gallimard
4. UN GARÇON CONVENABLE, Vikram Seth — éd. Grasset

ESSAIS ÉTRANGERS

1. ŒUVRES, E. Cioran, coll. Quarto — éd. Gallimard
2. ENTRETIENS, E. Cioran, coll. Arcades — éd. Gallimard
3. PETIT TRAITÉ DES GRANDES VERTUS, André Comte-Sponville — éd. PUF

LIVRE JEUNESSE

1. LA VEUVE NOIRE, Chrystine Brouillet — éd. Courte Échelle

LIVRES PRATIQUES

1. PARIS, Collectif — éd. Guides Gallimard
2. DICTIONNAIRE DES EXPRESSIONS QUÉBÉCOISES, Pierre Desruisseaux — éd. BQ

COUP DE CŒUR

1. VIE DE FILIPO RUBE, Giuseppe A. Borgese — éd. L'Arpenteur

3700, boul. Saint-Laurent
Montréal (Québec) 499-2012



Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Améliorez votre français écrit

Cours sur mesure

à la maison, au bureau, en vacances...

Date limite d'inscription: 30 septembre 1995

Pour recevoir le dépliant d'information, appeler au (514) 343-7393 ou remplir la formule ci-dessous et la retourner à:

Cours autodidactique de français écrit (CAFÉ)
Université de Montréal, C.P. 6128,
succursale Centre-ville, Montréal (Québec), H3C 3J7

Nom et prénom

Adresse

Ville

Code postal

LIVRES

Bourassa le pragmatique

GOUVERNER LE QUÉBEC
Robert Bourassa
Montréal, Fides, 1995, 306 pages

GILLES LESAGE
DE NOTRE BUREAU
À QUÉBEC

Ce livre est à la fois intéressant et utile, mais aussi décevant comme une esquisse ou une ébauche, en lieu et place du grand œuvre attendu.

Inédite, du moins au Québec, la formule des échanges ou des conférences-débats utilisée comme matériau est fort ingénieuse. Elle permet à l'invité de faire la narration des faits comme il l'entend et de se prêter, ensuite, aux questions de ses interlocuteurs. Ici, Robert Bourassa fait le point, à sa manière toujours discrète et réservée, sobre et modérée, des principaux événements et des grandes questions qui ont jalonné sa carrière, et le Québec, depuis 25 ans. Professeurs et étudiants triés sur le volet l'incitent par la suite à préciser sa pensée, nuancer davantage un propos, expliciter une décision.

Il est donc intéressant d'apprendre de l'un de ses principaux acteurs les pourquoi et les comment de ses gestes, les tenants et aboutissants de ses politiques et de leurs répercussions. Ces éphémérides substantielles, enrichies de copieuses notes de pages et de repères chronologiques, seront désormais une mine de renseignements précieux pour qui se préoccupe du Québec contemporain.

Malheureusement, toutefois, M. Bourassa ne se livre pas comme il aurait pu et dû le faire. Il a le loisir et les moyens de dévoiler aux Québécois, qui lui ont fait confiance si longtemps, les ressorts de son action politique, les mobiles de sa carrière. Il faut savoir gré à la chaire Jean-Monnet et au département de science politique de l'Université de Montréal

d'avoir réussi à amener M. Bourassa à se prêter à cet exercice. Autrement, peu ardent à se livrer en pâture et à se commettre par l'écriture, il n'aurait pas débroussaillé le terrain ainsi qu'il l'a fait, l'hiver dernier, à son *alma mater*. Mais le résultat final nous fait mesurer à quel point l'ancien premier ministre peut faire plus, et mieux, s'il s'en donne la peine.

Des impressions partagées ressortent de ces conférences-échanges, toujours civilisées, courtoises et polies, comme il sied entre gens de bonne compagnie. À entendre M. Bourassa, toujours en contrôle de lui-même et de la situation, on a l'impression que tout est égal et étale dans sa vie politique. Ni pics mirobolants ni descente aux enfers, comme si la Crise d'octobre ou la crise d'Oka n'étaient pas plus grave et dramatique qu'une anodine discussion à l'Assemblée nationale. Pas de faiblesse, ou si peu, pas d'erreurs, ou si minimes, comme si tout était, pour cet heureux homme imperturbable, pour le mieux dans le meilleur des mondes.

On a l'impression agaçante qu'il n'était pas impliqué émotivement dans les luttes et bagarres qu'il a dû mener. Comme s'il était dégagé, au-dessus ou à côté de l'action, tel un observateur patient et tenace, certes, non comme un acteur principal ou détenteur du rôle titre. Cet apparent détachement est ce qui lui a permis de vivre et de survivre dans cette jungle, d'y revenir plus fort et mûri après avoir été terrassé. Mais qu'est-ce qui le fait courir ainsi pendant 30 ans? Hypothèses et conjectures. Lui, il laisse courir, flegmatique et ironique.

Gouverner le Québec? C'est plutôt de gérer qu'il s'agit. D'intendance, appliquée, studieuse et diligente. Prudente et rassurante, au point qu'on a envie de lui appliquer la boutade: je suis le chef, donc je suis. Pragmatis-

me érigé en vertu cardinale. «Le pragmatisme en politique n'est pas une vertu inutile.» Modéré et raisonnable en tout, comme s'il était revenu de tout. Cynique? Non, plutôt le désabusement de celui que rien ne surprend plus et qui a perdu toutes ses illusions. Il craint par-dessus tout les histoires, mais il n'a d'œil, désormais, que pour l'Histoire — avec un H majuscule, évidemment — et ce qu'elle retiendra de sa longue carrière.

Sans cesse, il nous oblige à décoder, déchiffrer, expliciter et interpréter sa narration, souvent neutre et indirecte, d'événements marquants. Il ouvre des pistes et des avenues, mais les clés se font rares et parcimonieuses, comme s'il craignait que son intimité soit envahie. On croit le saisir, il s'esquive. Il en donne plusieurs exemples dans ces quatre exposés. Ainsi, il fait état de la réaction des médias à son discours télévisé durant la Crise d'octobre. «Radio-Canada français dit: «Bourassa dit non»; Radio-Canada anglais dit: «Bourassa dit oui». Cela permettait une certaine marge de manœuvre.»

En effet. Cette précieuse alliée dans le discours, il l'utilise abondamment à propos de tout et de rien. Au sujet de la question existentielle du Québec, notamment. «On peut discuter de la notion de souveraineté, qui a évolué avec les années, mais j'ai toujours cru à l'avantage d'un lien fédératif — ce qui est différent de fédéraliste — avec le reste du Canada.» Ainsi en est-il aussi de la voie du néofédéralisme que les jeunes libéraux (Mario Dumont et compagnie) et lui-même étaient disposés à proposer après l'échec de Meach. En avant les exégèses savantes et intéressées! M. Bourassa est bien conscient du pouvoir considérable du premier ministre dans notre système parlementaire. Il évoque des contre-pouvoirs, notamment de l'Assemblée

nationale, mais il s'accommode fort bien d'avoir été en quelque sorte un monarque élu pour quelques années. Dans son cas, en fait, pendant 15 ans, il a régné sans conteste, et il ne voit pas pourquoi on devrait modifier cette combinaison royale!

Qu'a-t-il retenu en outre de sa longue et précieuse expérience? En politique, le temps fait souvent des miracles; le silence y est parfois d'or; il ne faut pas trop s'impliquer personnellement; le flegme et l'humour sont utiles; le jeu partisan est souvent bien ingrat pour la vérité des faits; la prudence est une grande vertu en politique, et autres axiomes.

Les têtes de chapitres s'accumulent sur ses objectifs: priorité à l'économie, sécurité culturelle, société distincte, maintien du lien fédératif, paix sociale

et stabilité politique, finances publiques saines, autant de thèmes esquisés, autant d'ébauches à entreprendre. À cet égard, le dernier des quatre débats, surtout avec les professeurs Daniel Turp et Stéphane Dion, constitue une amorce vive de ce que pourraient être les mémoires ou souvenirs personnels — pour ne pas parler d'autobiographie — de celui qui, quoi qu'il en dise, s'est comporté comme un président dans ces quatre conférences, ainsi que l'a relevé le professeur André J. Bélanger.

À quand le vrai Bourassa? Ou est-il déjà là, tel qu'en lui-même?

Dans ces échanges de haut vol, comment ne pas relever l'emploi à profusion du mot *juridiction* alors que, presque toujours, il s'agit de compétences? Et les innombrables «au ni-

veau de», aussi inappropriés que les affreux «à l'effet que» et les «suite à». Dans les noms et dates, peu d'impairs, encore que l'ancien président de la CSN se nomme Pepin et non Pépin, qu'il n'y a pas d'accent non plus au nom de Gérard-D. Levesque, et pas de trait d'union entre Pierre et Marc de Johnson. Des vétilles au plan de la parole, peut-être, mais dans un ouvrage de... niveau universitaire, les détails, importent. Et pourquoi n'y a-t-il pas d'index onomastique?

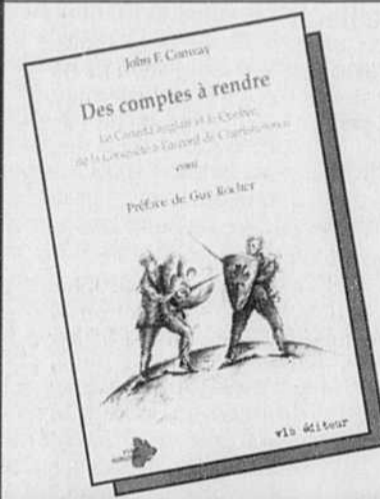
M. Bourassa refuse la polémique et abhorre la controverse, les gros mots et les injures. Pourtant, s'il ne se donne pas la peine de livrer son vrai testament, c'est la version des autres, surtout de ses détracteurs, qui prévaut. Et le poids de l'Histoire, qu'il craint tant, n'en sera que plus lourd.



MICHEL DORAIS

La mémoire du désir

Dans ce nouvel ouvrage, Michel Dorais se demande comment naît le désir et d'où vient l'attraction érotique. Chemin faisant, il tisse les liens entre les aspects neurobiologiques, psychiques et relationnels de l'attraction sexuelle. À quoi servent les fantasmes? Qui en rédige les scénarios? Pourquoi, même lorsque nous changeons de partenaire, avons-nous l'impression de revivre la même histoire, sinon de rencontrer les mêmes êtres? Ce sont là quelques-unes des questions auxquelles tente de répondre Michel Dorais.



JOHN F. CONWAY

Des comptes à rendre

Le Canada anglais et le Québec de la conquête à l'accord de Charlottetown

Voici un livre étonnant qui, en moins de 300 pages, jette un éclairage nouveau sur l'histoire du Québec et du Canada et sur les grands événements qui ont secoué les deux nations depuis la défaite de 1760. Et le sociologue Conway, professeur à l'Université de Regina, de conclure que, pour éviter la séparation, le Canada anglais devra reconnaître ses torts et les injustices qu'il a commises à l'égard de la nation québécoise et payer ses dettes envers l'histoire! À lire sans faute, parce qu'un tel témoignage et une telle vision sont aussi rares que précieux.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

ESSAIS QUÉBÉCOIS Intellectuels d'office



ROBERT SALETTI

CINQ INTELLECTUELS
SUR LA PLACE PUBLIQUE

Sous la direction de Louis Cornélius
Liber, 153 pages

L'idée n'est pas mauvaise. Le référendum est imminent. Si le sort des Québécois est en suspens, celui des intellectuels semble nager dans le contingent. Un éditeur a flairé l'affaire, d'où cet ouvrage sur l'idéal intellectuel de cinq ou six de nos iconoclastes attirés.

Cinq intellectuels sur la place publique a vu le jour sous la direction de Louis Cornélius, un jeune prof du Collège de Joliette qui fut, sauf erreur, l'un des premiers à dénoncer les errements du Dr Lanctôt que sa corporation vient de rabrouer. Un article où il s'en prenait à la définition de l'intellectuel utilisée par certains *columnists* est à l'origine du projet des éditions Liber: demander à des intellectuels ce qu'ils pensent de la place des intellectuels dans la cité québécoise. Cinq hommes, Roch Côté, Pierre Falardeau, Pierre Milot, Jacques Pelletier et Laurent-Michel Vacher, ont accepté l'invitation de M. Cornélius. La réponse de chaque auteur est précédée de deux de ses récents textes polémiques.

L'exercice paraît sain au départ. L'intellectuel, dans sa définition la plus stricte, est celui qui réfléchit sur ce qu'il fait, que ce soit sa démarche artistique, sa pratique professionnelle ou son engagement politique, et qui est prêt à débattre du fruit de sa réflexion. Dans un Québec qui s'interroge sur son avenir, ce n'est pas rien. Évidemment, tout dépend des accents que l'on donne aux mots «réfléchir» et «faire» de la définition. Si réfléchir veut dire polémiquer, la guerre des mots l'emportera sur la saine confrontation des idées. Si le «faire» n'est jamais remis en question, si l'individu qui réfléchit n'est pas mis en cause, jusqu'à un certain point, par l'acte de réfléchir, la portée de la réflexion sera amoindrie. Il apparaît assez vite que l'ouvrage de M. Cornélius n'échappe pas complètement à ces deux écueils. Non pas que les interventions des intellectuels susmentionnés manquent d'intérêt en elles-mêmes. Chacune a sa rigueur propre. D'ailleurs, s'il y a une homogénéité dans le ton un peu revencheur de ce recueil, les réponses à la question de la place de l'intellectuel sont divergentes. Accusés de tribalisme par Roch Côté, les intellectuels québécois pecheraient au contraire par exotisme ou plus précisément par parisianisme selon Jacques Pelletier. De même, pour Pierre Falardeau, trop d'intellectuels québécois sont colonisés et coupés du peuple, alors que pour Laurent-Michel Vacher, le discours souverainiste accule les intellectuels (les

mêmes?) au mutisme.

Mais revenons aux deux écueils. Le premier est lié en fait à la définition même de l'intellectuel. Louis Cornélius emprunte la sienne à Sartre, pour qui l'intellectuel était un combattant et son champ d'action, l'intervention critique «en faveur des plus défavorisés». L'idée est qu'il y a des riches et des pauvres ou, sur le plan du discours, des gens habitués à parler et d'autres non. Pour Sartre, être intellectuel avait un sens très politique. Il y avait une lutte à mener et les penseurs devaient faire front commun contre l'oppression. Le choix de Sartre par M. Cornélius explique peut-être pourquoi des cinq heureux élus, trois se disent de gauche (il y a vingt ans, ils se seraient dits marxistes). Ce qui n'est pas un mal en soi, peu s'en faut, sauf si cette allégeance sert principalement à classer ou à déclasser des idées ou des auteurs, à diviser le monde en deux — les pauvres colonisés contre les riches impérialistes (P. Falardeau) ou les cyniques chantres de la postmodernité contre les tenants de la littérature nationale (J. Pelletier) ou de la rationalité argumentative (P. Milot).

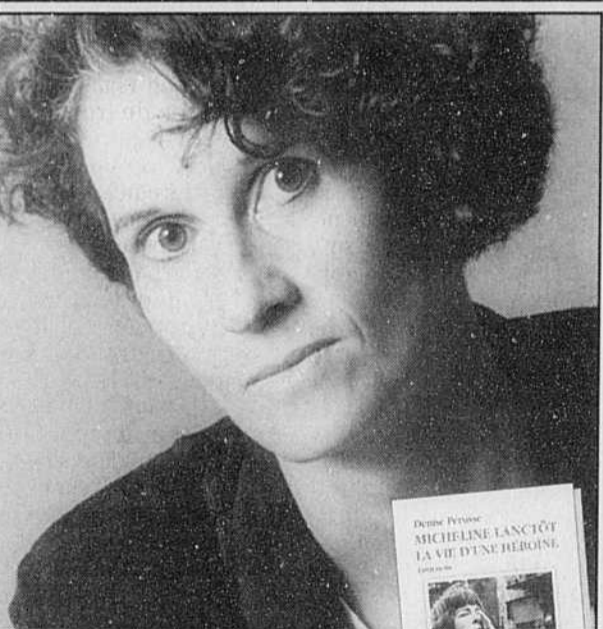
Quant au second écueil, on peut se demander s'il était vraiment nécessaire que M. Cornélius s'enflamme au point de féliciter Pierre Milot d'œuvrer avec acharnement, en prêchant par l'exemple, à l'«objectivation» du champ intellectuel contemporain, rien de moins. Une analyse du pouvoir institutionnel, aussi bétonnée soit-elle, est-ce vraiment la marque de l'intellectuel idéal? Faire valoir que *Le Devoir* n'est pas aussi élitiste qu'il l'a déjà été ou que *Voir* n'est pas aussi éclectique qu'il prétend l'être, est-ce en soi une grande découverte? Cela n'em-

pêche pas M. Milot d'être encensé par Jacques Pelletier qui le compare sans broncher à Pierre Bourdieu. Ajoutons que l'un des deux textes de M. Pelletier est une reprise d'un chapitre des *Habits neufs de la droite culturelle* (VLB, 1994), qui lui-même était une reprise d'un article paru dans *Possibles*. Ça commence à sentir le recyclage institutionnel.

L'intellectuel dans la cité d'aujourd'hui a certes un rôle de dénonciateur à jouer. Mais les lieux de pouvoir ont changé. Qui nierait que l'école n'a plus exactement le rôle que les Lumières lui avaient légué? Le règne des intellectuels à la Sartre est révolu dans la mesure où Microsoft possède une plus grande portée idéologique qu'un préambule référendaire. Il n'y a plus d'intellectuels d'office, tout naturellement guidés à s'impliquer dans des causes universelles. Il n'y a même plus de causes véritablement universelles. Il y aura (peut-être) toujours des pauvres et des riches, mais pour l'heure il y a surtout une très large et indistincte classe moyenne, victime et instrument des transformations sociales et symboliques qui s'opèrent en ou par elle. On peut regretter les grands idéaux humanistes, ou espérer que la multiplicité des responsabilités, la dispersion des intérêts, l'éclatement des lieux de pouvoir, l'incompatibilité des exigences sociales et individuelles, génèrent des intellectuels plus sveltes et, on l'espère, plus humbles. La posture énonciative de nos «nouveaux» intellectuels québécois est au contraire des plus sèchement (et faussement) objective. Elle permet de désigner du doigt sans jamais regarder le doigt qui désigne.

l'Hexagone

La littérature d'abord



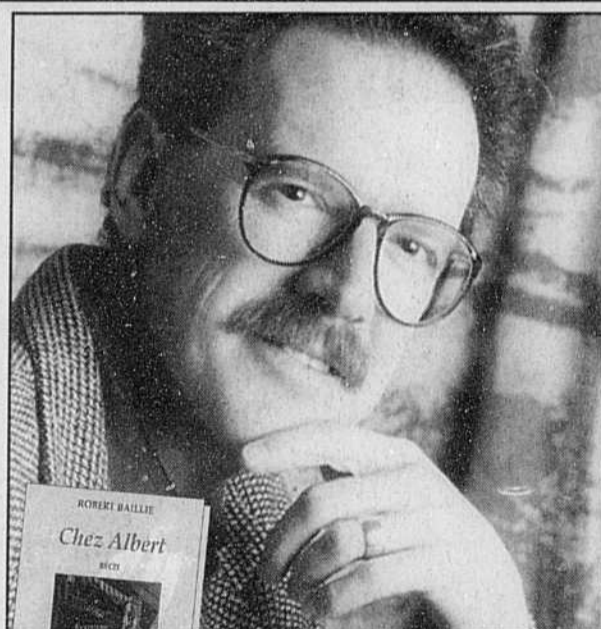
DENISE PÉRUSSE

Micheline Lanctôt
La vie d'une héroïne

Entretiens

224 pages 21,95\$

Des entretiens joyeux avec une artiste unique et considérable, qui a le courage de ses opinions. Un point de vue lucide sur le Québec, son cinéma et sa culture. Enfin une réflexion qui va plus loin que le star system!



ROBERT BAILLIE

Chez Albert
Récit

176 pages 19,95\$

Un récit plein de tendresse et de surprises. Une écriture sensible aux lumières des êtres et des choses. Un écrivain majeur nous ouvre les portes de son univers romanesque. Le livre de la maturité.

NOUVEAU PETIT
LE ROBERT
DICTIONNAIRE DE LA
LANGUE FRANÇAISE

R

72,95\$
57,95\$

PETIT
LE ROBERT
DICTIONNAIRE ILLUSTRÉ
DES NOMS PROPRES

R

LE NOUVEAU
PETIT ROBERT DES
NOMS PROPRES

74,95\$
58,95\$

HARRAP'S
French-English
Anglais-Français

SHORTER
DICTIONARY/DICTIONNAIRE

44,95\$
34,95\$

LE PETIT
LAROUSSE
ILLUSTRÉ

1996

64,95\$
49,95\$

LE ROBERT & COLLINS SENIOR

44,95\$
34,95\$

RENAUD-BRAY

Je ne peux pas vivre sans mon dictionnaire !

À Montréal

5219, chemin de la Côte-des-Neiges
Côte-des-Neiges
(514) 342-1515

5117, avenue du Parc
Laurier
(514) 276-7651

1474, rue Peel
Peel
(514) 287-1011

4301, rue Saint-Denis
Mont-Royal
(514) 499-3656

À Toronto
912, rue Young
(416) 515-7700

Prix en vigueur jusqu'au 31 octobre ou dans la limite des stocks disponibles.

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Anatomie d'un régime politique

PRINCIPES DU GOUVERNEMENT

REPRÉSENTATIF

Bernard Manin, Paris, Calmann-Lévy, 1995, 316 pages

Nous vivons en démocratie. Est-ce là un truisme? Pour la plupart d'entre nous, oui. Pour de nombreux critiques des régimes occidentaux de démocratie libérale, il s'agit plutôt d'une mystification. Presque d'un mensonge. (Ces derniers parleront-ils plus fort maintenant que l'ennemi idéologique commun, le communisme stalinien, a disparu? Faisons l'hypothèse affirmative. Nous y reviendrons la semaine prochaine en discutant du dernier ouvrage du futurologue Alvin Toffler.) Toujours est-il que selon ces critiques, en démocratie libérale, la souveraineté du peuple constitue une fiction. Et ils reprennent, au sujet des populations occidentales, qui élisent leurs représentants, l'opinion de Rousseau selon qui les Anglais n'étaient libres qu'au jour des élections; seul moment où le peuple exerce vraiment sa souveraineté. Il y aurait donc deux types de démocratie: d'un côté, la démocratie directe, la «vraie», sans intermédiaire; de l'autre, la démocratie indirecte.

Nos régimes contemporains feraient partie de cette seconde catégorie. Bernard Manin, dans *Principes du gouvernement représentatif*, démontre l'imprécision de cette distinction. Elle est pour lui, à l'évidence, très insatisfaisante. La différence entre la démocratie «directe» (dont le cas le plus documenté est bien sûr celui d'Athènes du V^e siècle) et la «démocratie» représentative est beaucoup plus grande que l'on pense. Il note d'entrée de jeu, d'une façon frappante, que «les démocraties contemporaines sont issues d'une forme de gouvernement que ses fondateurs opposaient à la démocratie». Vivrions-nous selon des principes opposés à la démocratie sans que nous n'en sussions rien? Peut-être.

Bernard Manin rappelle que dès sa naissance, ce régime politique représentatif n'était pas confondu avec les démocraties antiques. D'ailleurs, ses fondateurs en étaient bien



ANTOINE ROBITAILLE

conscients: Madison aux États-Unis et Sieyès en France à la fin du XVIII^e siècle, n'ont jamais eu l'intention de berner qui que ce soit sur la nature du régime qu'ils contribuaient à fonder. Ils avaient ouvertement conclu qu'à l'époque moderne, la démocratie directe était difficilement praticable. D'abord à cause de l'impossibilité de réunir tout le peuple pour légiférer. Ensuite parce que les citoyens étaient trop affairés pour s'occuper de la chose publique. Encore que, à leurs yeux, l'idée du peuple lé-

gitime ne peut uniquement être le fait des métamorphoses du mot démocratie. Au terme de son parcours, ce professeur à l'Université de Chicago aboutira à la thèse suivante: nos régimes politiques sont profondément mixtes. Ni uniquement démocratiques, ni uniquement oligarchiques, ni uniquement aristocratiques et encore moins exclusivement monarchiques: ils comptent des éléments se rapportant à toutes ces catégories. C'était là, selon Bernard Manin, le projet des pères fondateurs. Il fait remarquer du reste que les principes essentiels sur lesquels reposent ce régime n'ont pas, pour la plupart, été démentis dans les quelque trois cents ans d'existence.

L'enterrement du tirage au sort

Dans les quatre premiers chapitres de l'ouvrage, l'auteur cherche à mettre au jour les propriétés et les effets non évidents du régime politique représentatif. Pour ce faire, il compare les régimes antiques et contemporains sur le plan de la désignation des gouvernants. La comparaison est révélatrice et Bernard Manin réussit à ébranler nos certitudes. Car si, à la fin du XX^e siècle, l'élection est synonyme de démocratie, la convention, dans l'antiquité et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, faisait s'équivaloir démocratie et tirage au sort. L'auteur plonge profondément dans le passé athénien, romain et vénitien pour montrer la place importante que l'on concédait au tirage au sort dans ces régimes politiques. Tirer au sort les magistrats, c'était d'abord respecter un impor-

Ce livre tombe à point nommé; après tout, notre vieille démocratie libérale est engagée dans un tourbillon considérable

tant principe démocratique selon lequel les dirigeants doivent le plus possible ressembler au vulgaire. Ensuite, il faisait en sorte que tous avaient à peu près un accès égal aux charges publiques. Mais l'élection, dans la modernité, a triomphé. Il ne reste du tirage au sort, dans les sociétés modernes, que la sélection des jurés. Cet enterrement n'est pas insignifiant. Il a été justifié notamment par

les méfiances des pères fondateurs au sujet de la démocratie directe.

Les vertus de l'ambiguïté

L'élection a deux visages, que Manin dévoile de belle façon. Le premier, clairement aristocratique, est celui de la distinction: l'élection a pour objectif la désignation des «meilleurs», qui gouverneront. Il ne vise donc pas à conférer le pouvoir à des êtres parfaitement semblables à leurs électeurs. Ils ont quelque chose en plus. Quoi donc? Eh bien, c'est pour Manin une des vertus de l'élection: on «se tourne vers le peuple pour lui laisser la décision». Le «contenu» de cet élément aristocratique du gouvernement représentatif reste à déterminer... démocratiquement. Les débats publics entre citoyens en seront l'occasion. Le second visage de l'élection est éminemment démocratique; malgré sa «supériorité», l'élu demeurera tout de même très sensible aux opinions de son électeur. Et après tout, n'importe qui peut, théoriquement, être admissible à l'élection. Tous sont aussi à égalité quant au poids de leur vote pour le choix ou pour le rejet du représentant. C'est sans compter que de suffrage deviendra, avec le temps, universel. Ce fin mélange aristocratie-démocratie — essentiel et inextricable au procédé de l'élection, affirme Manin — fonde l'«incroyable stabilité» du gouvernement représentatif. C'est en fait exactement le sens des thèses de plusieurs penseurs de l'Antiquité, dont Polybe, qui voyaient dans la mixité une garantie de durabilité. C'est peut-être, comme l'affirme Bernard Manin, la vertu de l'ambiguïté. L'auteur, après avoir examiné et comparé les modes de sélection, en vient à dégager des principes communs à tous les gouvernements représentatifs, à travers les époques: ■ l'élection à intervalles réguliers; ■ l'indépendance relative des gouvernants; ■ la liberté de l'opinion publique; ■ la prise de décision après l'épreuve de la discussion.

Bref, conclut Manin, «la démocratie représentative n'est pas un régime où la collectivité s'autogouverne, mais un système où tout ce qui tient au gouvernement est soumis au jugement public». Le peuple, dans notre régime, réagit; il n'agit que très peu. En somme, *Principes du gouvernement représentatif* consiste en une excellente synthèse sur nos régimes politiques. D'abord parce que l'auteur (c'est peut-être son côté américain) a été fidèle à la nature essentiellement analytique de son projet. Son analyse est pénétrante dans plusieurs passages.

Par ailleurs, la force de son étude réside peut-être dans la multiplicité des disciplines exploitées par l'auteur: l'histoire, l'histoire des idées politiques, la philosophie, le droit et la science politique empirique. Cause ou conséquence de ce qui précède, la diversité aussi caractérise l'origine de ses sources documentaires. Manin se base aussi bien sur la tradition européenne que sur les débats américains. (Peut-être parce qu'il fait lui-même la navette entre les deux continents. Professeur à Chicago, il est aussi rattaché au CNRS à Paris). Enfin, ce livre tombe à point nommé. Après tout, notre vieille démocratie libérale est engagée dans un tourbillon considérable (explosion des identités, crise de confiance envers les élus, indifférence des citoyens face aux institutions) et avant que certains ne se lèvent de nouveau pour réclamer des réformes radicales, il convient que l'on prenne conscience de ce dont on parle.

Léon Dion ne prévoit pas de victoire définitive

LE DUEL CONSTITUTIONNEL

QUÉBEC-CANADA

Léon Dion

1995, Borel, 380 pages, 29,95 \$

«Une fois de plus amputé de la dynamique des sociétés concernées, ce débat va tomber dans les ornières juridiques. Que ce soit le OUI ou le NON qui l'emporte au référendum, ce ne sera qu'une autre bataille gagnée ou perdue, ou qu'un match nul, et non la victoire définitive de l'un ou l'autre duelliste. Seule une autre façon de traiter de la question constitutionnelle est susceptible de la dénouer.»

Pour un observateur privilégié et averti comme Léon Dion, cette prévision pourrait être déprimante. Mais pas pour lui qui, au-delà de la prochaine échéance référendaire, fait déjà des suggestions aux protagonistes d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Dans ce recueil de quelque 25 textes qui s'échelonnent de 1980 à 1995, et qui sont pour la plupart déjà connus, le réputé politologue de l'Université Laval refait le parcours fascinant qui est le sien.

«Je voterai NON, annonce-t-il en avant-propos [contrairement à 1980, alors qu'il avait appuyé le OUI]. Plusieurs seront déçus et surpris de ce choix. Les critiques, parfois acerbes, que j'ai adressées à la Constitution canadienne, je les maintiens et, le moment venu, je les reformulerai en prenant appui sur les dynamiques sociales du Canada anglais et du Québec de l'horizon 2000, bien différentes de celles de 1960 et de 1980, ainsi que sur le caractère actuel de leurs interactions.»

«On continue de tourner en rond, déplore-t-il par ailleurs, en conclusion. Faut-il se décourager devant un tel constat? Non. La nécessaire réforme constitutionnelle, si elle était bien conçue et bien menée, dans la mesure où elle concernerait en priorité l'économie, la culture et la politique du Québec et du Canada, soulèverait les questions qui entravent notre présent et vont décider de notre avenir.»

Entre les deux, en près de 400 pages, M. Dion dresse un vaste tour d'horizon de la reprise du débat constitutionnel, il y a 15 ans, des lendemains amers du référendum, du lac Meech, des rapports Allaire et Bélanger-Campeau, de Charlotteville et, finalement, du projet de souveraineté du gouvernement péquiste. Dans ce long chapitre original, il décortique l'avant-projet de loi présenté en décembre dernier par M. Parizeau. Sa critique est sévère.

«J'estime que, loin d'être un paragon de démocratie, le procédé relève d'une démocratie entravée. C'est là pousser trop loin l'astuce». Mais où est donc passée la transparence dont le Parti québécois s'est tant de fois targué?... L'assurance tranquille du premier ministre Parizeau en ce qui concerne les bonnes dispositions du Canada anglais, advenant la victoire du OUI au référendum, fait illusion. Pour la troisième fois en quinze ans, il risque d'entraîner plutôt le Québec vers le mur de son incompréhension congénitale ou systémique des revendications constitutionnelles du Québec. Et la collision, cette fois, serait bien plus violente qu'en 1980. Le premier ministre, sans le dire, sait qu'il pourrait frapper ce mur. Il tente de réduire l'impact; il espère pouvoir

Léon Dion

Le Duel constitutionnel Québec-Canada

Borel

le franchir ou, tout au moins, le contourner.»

S'il fut naguère hésitant, le professeur émérite ne l'est plus du tout. «Je ne ressens aujourd'hui aucune hésitation à me proclamer canadien. De la façon dont l'actuel projet de souveraineté du Québec se présente, compte tenu des circonstances socioéconomiques défavorables actuelles, je conclus qu'il ne sert pas les meilleurs intérêts du Québec. Plutôt que d'être une source de cohésion sociale, il oppose les partis politiques et divise la population. Il ne contient aucun germe d'un humanisme enrichissant.»

Pour tendre vers cet objectif, M. Dion fait cinq grandes suggestions d'un cheminement qui n'aboutirait pas à un autre duel Québec-Canada. Il faut donc: se libérer l'esprit des fausses certitudes sur l'état de la société québécoise; viser à bien apprécier le Canada anglais tel qu'il est, dans sa réalité sociale et culturelle complexe, et non plus tel qu'il ressort de l'imaginaire canadien-français; enlever aux politiciens l'initiative de toute réforme constitutionnelle quand les circonstances permettront la reprise des négociations; créer une grande commission d'enquête, dont les membres seraient proposés par les gouvernements et choisis par les assemblées nationales, chargée de recommander des changements adaptés à toutes les régions du Canada et conformer à leurs caractères propres; créer une assemblée constituante choisie à la suite d'une entente entre les gouvernements et composée des personnalités les mieux considérées au pays.

Comme on le voit, M. Dion a de la suite dans les idées et il se cite largement, soit pour se justifier, soit pour atténuer quelques propos. Mais il ne renie rien, y compris son fameux «couteau sur la gorge», et il reste fidèle à l'idéal inaccessible et très exigeant de la démocratie. À la suite de son témoignage devant la Commission Bélanger-Campeau, en décembre 1990, il relève plusieurs commentaires, dont le suivant, de Lise Bissonnette, dans *Le Devoir*: «Il ne s'agit pas de savoir si M. Dion est fédéraliste ou indépendantiste; il exprime à lui seul, dans les amas de nuances dont il a le secret, les vœux de la majorité qui rêve d'être souverainiste ici et associée là, au besoin sans douleur, et selon ce qui rapporterait le plus à ses intérêts. Mais il s'agit de savoir comment arracher au Canada ce fédéralisme complètement chambré ou cette souveraineté solidement armée, entre lesquels le cœur collectif balance.»

Tout est là, en effet. On peut s'en moquer, comme le font allégrement ceux qui sont en possession tranquille de leur vérité. Mais comment reprocher à M. Dion ses nuances, et même ses rectifications qui, pour lui, «sont le signe d'une honnêteté intellectuelle, de la recherche sincère de la vérité et du respect du public, et non le fruit d'une inconstance dans les idées?»

Si fédéraliste (naguère fatigué) soit-il encore et toujours, M. Dion confie que, comme bien d'autres, le discours politique de Bourassa l'a confondu, à deux reprises cruciales notamment: au lendemain de l'échec de l'Accord du lac Meech et le jour du dépôt du rapport Beaudoin-Dobbie. «Le Québec l'aurait pourtant très majoritairement suivi s'il avait persisté dans la fermeté dont il paraissait faire preuve, à l'égard du gouvernement fédéral et du Canada anglais. Comme bien d'autres, il m'a induit en erreur.»

Un autre, donc, qui attend explicitations et justifications de la part de l'ancien premier ministre!

Intellectuel engagé, M. Dion se refuse à lancer un ultimatum dont les conséquences entraîneraient l'éclatement du pays. Il est même convaincu que ses réflexions garderont toute leur pertinence, bien après la tenue du référendum, quelle qu'en soit l'issue.

Car le duel se poursuit et le professeur Dion, fût-il officiellement en retraite, reste vaillamment sur la brèche.

POUR LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

Le Festival de la Littérature

D'un quartier latin à l'autre

À Montréal et à Québec

Du 8 au 15 septembre 1995

Une présentation de

UNEQ

Union des écrivaines et écrivains québécois

Renseignements et réservation (à partir du 5 septembre)

849-4027 (région de Montréal)

1 800 717-2022 (sans frais)

CONSEIL DES ARTS

La Caisse d'économie Desjardins de la Culture
Une force au service de la Culture et de ses artisans

Patrimoine canadien Canadian Heritage

COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL



VILLE DE QUÉBEC

Gouvernement du Québec
Ministère de la Culture et des Communications

LE DEVOIR

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE

Samedi le 16 septembre à 20 h

Alexandre Da Costa
piano et violon

ANIMATEUR

Egdard Fruitier



À GAGNER

2 billets pour VIENNE

Tirage lors du concert
Les règlements du concours sont disponibles au Journal de Montréal

EXPOSITION D'ARTISTES-PEINTRES QUÉBÉCOIS

POUR RÉSERVATION: (514) 229-2586

journal de montréal

1364, chemin Ste-Marguerite (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

Ciel

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Détresse urbaine

HERVÉ GUAY

Si tous les interviewés étaient pareils, forcément on ne publierait plus d'entrevues, ce serait une affaire classée. Voilà sans doute pourquoi ils et elles trouvent tous et toutes des réponses semblables et dissemblables à la fois aux questions des journalistes: qu'ils soient poètes, scientifiques, qu'elles soient metteuses en scène, réalisatrices, politiques, chanteuses ou que sais-je encore moi... magicienne. Et c'est comme ça que la presse tourne. Tous et toutes? Non. En la personne de l'écrivain Hélène Monette, j'ai rencontré une interviewée à qui les questions ne disent rien et pour qui les réponses ne viennent pas, quels que soient les sujets abordés.

C'est qu'Hélène Monette n'aime pas expliquer ce qu'elle a écrit. Elle trouve aussi — et sans doute a-t-elle raison en grande partie — que c'est à nous les critiques et journalistes d'expliquer et de nous creuser les méninges pour «faire la radioscopie» (l'expression est d'elle) de ces romans, récits, poèmes que des gens comme elle écrivent.

À cause de cela, elle aurait sans doute préféré composer de la musique pour n'avoir rien à justifier. Peine perdue: elle ne joue d'aucun instrument. «Je me suis trompée de métier, dit-elle. J'aurais dû être musicienne. Mais il n'est peut-être pas trop tard...» Bienheureux musicien tout de même, selon Hélène Monette, à qui on ne demande pas: «Pourquoi avez-vous écrit cette symphonie? Pourquoi avez-vous mis mi-fa-sol-sol-do-ré?»

Toujours est-il que la musique a accompagné la romancière pendant la rédaction de son nouveau roman. «Quand j'ai écrit *Unless*, précise-t-elle, au début, au moment des premiers jets, j'écrivais avec mon walkman sur les oreilles. J'écoutais du rock ou du classique.» C'est également par la musique qu'elle a fait son deuil de l'ouvrage qu'elle vient de terminer.

Si Hélène Monette n'aime pas répondre aux questions, peut-être est-ce aussi parce qu'elle a longtemps eu le complexe d'appartenir au milieu mais sans avoir suivi le parfait petit itinéraire de l'intellectuel québécois modèle. «Je n'ai pas le cheminement droit, passant par les études poussées, le doctorat, l'enseignement et toutes ces choses qui caractérisent l'intellectuel...» D'ailleurs, quand elle explique son parcours, l'auteur d'*Unless* se contente de lancer ses mains dans tous les sens pour en évoquer l'aspect plutôt éparpillé.

Cet éparpillement se retrouve en fait dans les courses à vélo tous azimuts auquel se livre son personnage principal. Dans le roman qui porte son nom, *Unless* travaille aux messageries Courier Comète. Il lui faut en pédaler un coup, payée à la pièce comme elle l'est, pour finir par joindre les deux

bouts, d'autant que les affaires ne roulent plus très rond là où elle pédale et qu'au tour d'elle, sa famille perd le nord.

De plus, du propre aveu de l'auteure, ses personnages l'ont entraînée plus loin qu'elle n'aurait cru. «Ça fait cliché de dire ça mais une fois que tes personnages ont décidé d'aller là, là ou à Val d'Or comme c'est le cas pour Red, ça devient difficile de les suivre...»

Pour l'essentiel, pourtant, *Unless* se déroule à «Monryal» ou encore à Notre-Dame (sic), village perdu en périphérie de la métropole. Le roman met en scène une famille disloquée sur fond de détresse urbaine. Violence, drogue, pauvreté, folie se partagent la vedette non sans qu'une certaine tendresse affleure à l'occasion.

Le modèle de Notre-Dame vient sans doute de Saint-Philippe-de-Laprairie où Hélène Monette est née d'un père tenant un magasin général, établi par son père à lui en 1902. Un village comme on oublie qu'il en existe encore en périphérie de la métropole quand la banlieue elle-même se termine. Dixième d'une famille de dix, la romancière soutient avoir vécu d'autres époques au contact de ses frères et sœurs: des obligations religieuses à l'éclatement du rock'n'roll, puis de la musique psychédélique à Harmonium.

Plus tard, de 1979 à 1989, Hélène Monette connaît l'«Eldorado» des projets gouvernementaux auprès des groupes communautaires et culturels aussi bien en Montérégie qu'à Montréal. Elle garde au reste un bon souvenir de ces années où on avait encore le sens de la fête.

Le premier livre survient durant cette période. Elle fait des lectures publiques de poésie, court les événements littéraires quand l'écrivain Yves Boisvert lui tend une perche. Il lui dit qu'il a parlé d'elle aux Écrits des Forges, lui suggère d'envoyer quelque chose, que la porte est déjà entrouverte. *Montréal brûle-t-elle?*, son premier recueil de poésie, sort des presses en 1987.

En fait, même si elle n'aime pas trop qu'on le lui rappelle, Hélène Monette se situe dans la lignée des écrivains contestataires des années 70. «Quand j'écris, il y a toujours une part de colère, de révolte. Je m'ennuierais beaucoup si c'était sage. Puisqu'en écrivant, je ne veux pas m'ennuyer, j'veux que ça éclate de partout, que ça s'en aille dans toutes sortes de directions...»

On le sait, au début surtout, Hélène Monette est allée elle aussi à l'école de la provocation et elle le reconnaît. «Je veux pro-

voquer les gens sages et bien pensants, émotivement corrects et politiquement corrects, je veux les déranger... Ne serait-ce que pour tenter de les faire réfléchir et leur montrer quelque chose de différent...»

«Mais, se défend-t-elle, ce n'est pas un genre préfabriqué ou parce que c'est à la mode ou que ça fait partie d'un courant... L'écriture, ce n'est pas artificiel à ce point-là. On est ce qu'on est: ça sort dans la plume. Moi, je n'ai pas l'impression d'avoir choisi un courant auquel appartient Yves Boisvert ou d'autres. On s'est rapprochés parce qu'on avait une écriture similaire. On ne voit pas le monde, nous autres, en catégorie, en secte, ou encore avec des étiquettes... Et puis on est tellement seul quand on écrit... Je suis fière d'être mise dans le même sac que Danielle Roger, Patricia Desbiens, Yves Boisvert.»

Comme pour faire mentir les critiques qui tentent de la circonscrire, Hélène Monette a justement publié l'an dernier, sans tambour ni trompette, un recueil de poésie intimiste qui délaie le martellement pour se concentrer sur l'intime. *Kyrie eleison* laisse entrevoir une toute autre poète, plus *mezzo voce*, plus méditative.

Elle raconte que ce livre a néanmoins constitué un cauchemar pour elle. Elle allait tout jeter à la poubelle quand François Hébert des Herbes Rouges a lu le manuscrit et décidé de le publier. (Ouf!)

La composition d'*Unless* non plus n'a pas été des plus faciles pour Hélène Monette. Pas étonnant alors que les divers bouleversements qu'a subis le livre dans son élaboration se sentent toujours à la lecture de l'ouvrage qui, pour tout dire, baigne dans une atmosphère plutôt apocalyptique.

Or, même du fond de son pessimisme, Hélène Monette garde encore l'espoir que les choses changent. «Je trouve que le monde s'écroule. L'économie mondiale est sur le cul, sur le carreau, à terre. Les conditions de vie sont de plus en plus difficiles. Qu'arrive-t-il à la personne qui a trois enfants et qui gagne le salaire minimum? Et les syndiqués qui ne veulent rien savoir de partager les heures de travail! Après les années 80, l'individualisme semble encore avoir empiré. D'où la détresse contemporaine, camouflée par tout ce qui est correct. Mais les gens vont craquer: c'est plus possible. Au moins s'il y avait une solidarité...» Comme diraient les Anglais: «If unless...»

UNLESS

Hélène Monette
Boréal, Montréal, 1995, 188 pages



Hélène Monette



Hubert Nyssen

Hubert Nyssen

«La vérité, c'est les lecteurs»

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Le succès sied bien à Hubert Nyssen et à son équipe d'Actes Sud. Il l'avoue, sans fanfaronner, en bourrant sa pipe, au terme d'un déjeuner au Ritz. Il faut bien récupérer après 25 heures de voyage entre la Provence et Montréal! Nyssen éditera bientôt son deux millième titre en moins de 20 ans d'une carrière commencée à 50 ans «pour me faire plaisir». Il se targue d'ailleurs, par son catalogue, de favoriser un lieu de rencontre et de dialogue entre les cultures, par la diversité même des thèmes et des apports. Sa préoccupation première est de constituer le lien le plus efficace entre écrivains et lecteurs, sans trop tenir compte des polémiques, voire des mesquineries.

Actes Sud a entre autres fait découvrir les œuvres de Nina Berberova, célèbre exilée russe. La même maison nous apporte cet automne la «primeur» du *Livre noir* que Staline commanda en 1945, sous l'impulsion d'Albert Einstein, au Comité juif antifasciste d'Union soviétique; le rapport signé Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman fait la chronique des persécutions, exactions et massacres perpétrés par les nazis en Pologne et en URSS, mais Staline reléguait ce document aux oubliettes et 50 ans plus tard nous parvient ce «réquisitoire bouleversant» contre l'hitlérisme.

D'entrée de jeu, je confie à Hubert Nyssen que je le situe parmi les «mavericks». Comment savez-vous que j'ai une plaque qui affiche «maverick» à la porte de mon bureau, à Arles, fait-il? Pure coïncidence. Tout de même, l'éditeur a aimé qu'un auteur vivant à New York insiste pour qu'Actes Sud le fasse connaître en Europe «because you are a maverick», mot que Nyssen a dès lors fait sien, après incursion dans son Harrap's!

La trajectoire d'Actes Sud est peu orthodoxe: débuts dans une bergerie méridionale, loin du Paris tentaculaire, puis emménagement dans Arles où Maurice Barrès avait déjà identifié en son temps «l'essentiel pour la vie organique de la beauté». Nyssen fut un décentralisateur précoce, comme le fut à sa manière un autre «maverick», Dimitri Dimitrijevic, fondateur des éditions de l'Âge d'homme, en Suisse.

Le crochet par Montréal coïncide pour Hubert Nyssen avec l'entrée, comme quatrième partenaire dans la collection de poche Babel, qui comptera dans quelques semaines 200 titres, de la maison Leméac. La Suisse y est présente par L'Aire et la Belgique par Labor. Chacune des maisons s'engage à diffuser l'ensemble du catalogue Babel — qui s'enrichit cette fois-ci de quatre titres de Michel Tremblay et d'un Jacques Poulin.

Hubert Nyssen croit qu'il ne faut pas être pessimiste quant à l'avenir du livre et que si quel qu'un avait les moyens d'effectuer une étude de l'lectorat depuis le XVIII^e siècle, il verrait sans doute que le «noyau dur» de véritables lecteurs ne fluctue pas, pourvu que subsistent des éditeurs sachant se rendre complices de ces mordus de la lecture.

L'éditeur, qui a en préparation un dixième roman, donnera aussi à paraître le troisième et dernier tome de ses carnets: *L'éditeur et son double*, qui couvre les années 1990-95 et, sur les ondes de France-Musique, il livrera chaque mardi, entre le 19 septembre et le 26 décembre, quinze heures de réflexion et de sélections sur ses rapports avec la musique. On le sollicite souvent pour des conférences, la plus récente, éditée en opuscule (*Éloge de la lecture*), ayant été prononcée à la Bibliothèque nationale de Paris.

Brièvement, en mai, Hubert Nyssen s'est rendu aux Rencontres de Soleure (Suisse) où l'on traitait de «Nation, nationalisme et création»; il désirait surtout y reprendre contact avec Assia Djebar, cette Algérienne exilée qui est à même de témoigner de similitudes douloureuses entre nationalismes français et algérien qui ont, tous deux, conduit à des dérapages, telle la torture qui sévit toujours en Algérie. Le nationalisme peut être pour certains un vocable «obsécène» en raison surtout de ce qu'il peut inférer «d'étroit, d'équivoque, de raciste», tandis qu'au départ, dit-il, il était «revendication d'une conscience collective...» avant qu'on en fasse un outil pour brimer et exclure. Actes Sud a d'ailleurs à son catalogue un ouvrage collectif (*Au jardin des malentendus*) où Allemands et Français exposent les pièges du nationalisme dans le contexte européen.

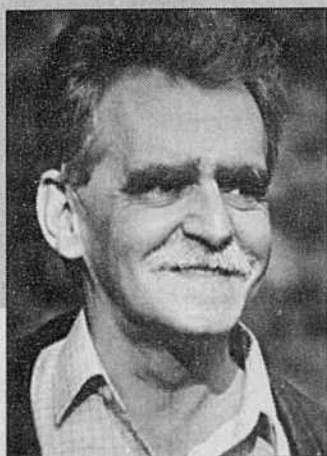
Les critiques sont parfois dures. Nyssen en prend acte, mais sa conviction profonde est que «la vérité, c'est les lecteurs» qui expriment leur adhésion à un auteur, à un titre pour autant que «le livre, comme objet, soit... digne du texte qu'il contient».

Hubert Nyssen croit qu'il ne faut pas être pessimiste quant à l'avenir du livre



TRIPTYQUE

Téléphone et télécopieur: 597-1666



Hervé Dupuis
VOIR AILLEURS
récit de voyage
213 p., 18 \$

«Je suis amoureux de l'Asie et je pose sur elle un regard d'amoureux. D'objectivité donc, point. Il m'a suffi de raconter les manifestations de cet amour. Parfois cependant l'Asie m'a fait terriblement suer. Alors je l'ai engueulée vertement, mais comme on engueule un être aimé.»



©Triptyque

Distribution: Diffusion Prologue

Hélène Monette a longtemps eu le complexe d'appartenir au milieu mais sans avoir suivi le parfait petit itinéraire de l'intellectuel québécois modèle

SERGIO KOKIS • JEAN SORRENTE

JEAN SORRENTE

LE VOL DE L'AUBE
ROMAN

160 p., 19,95 \$

Jean Sorrente
Le vol de l'aube

Au moment où débute le roman, c'est l'été 1939. Quelques semaines plus tard, la guerre est déclarée. Les trois frères Maintes — pour des raisons familiales — s'engagent dans l'armée allemande. La guerre vue par l'autre bout de la lunette. Une écriture toute en nuances...

Sergio Kokis
Negão et Doralice

L'histoire de Negão et de Doralice, c'est un peu celle d'Orpheo Negro. À Rio, voici qu'un nègre infiniment heureux dans sa peau, grand maître dans l'art de voler les belles autos et dans celui aussi de séduire les femmes, s'éprend — un peu à son insu — de la mignonne Doralice, pute de son métier chez M^{me} Quinina.

Sergio Kokis

Negão et Doralice

216 p., 22,95 \$

XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Tél.: 514.525.21.70 • Téléc.: 514.525.75.37

ACHÈTE ET VEND AU MEILLEUR PRIX

L'ÉCHANGE

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD, ITEMS RARES ET DE COLLECTION

CHOIX ET QUALITÉ

3694 St-Denis, Montréal Métro Sherbrooke 849-1913 713 Mont-Royal Est, MtL Métro Mont-Royal 523-6389

Les traces d'une complicité tenace

JENNIFER COUËLLE

GENERAL IDEA
Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine Ouest, Espace 501
Jusqu'au 14 octobre 1995

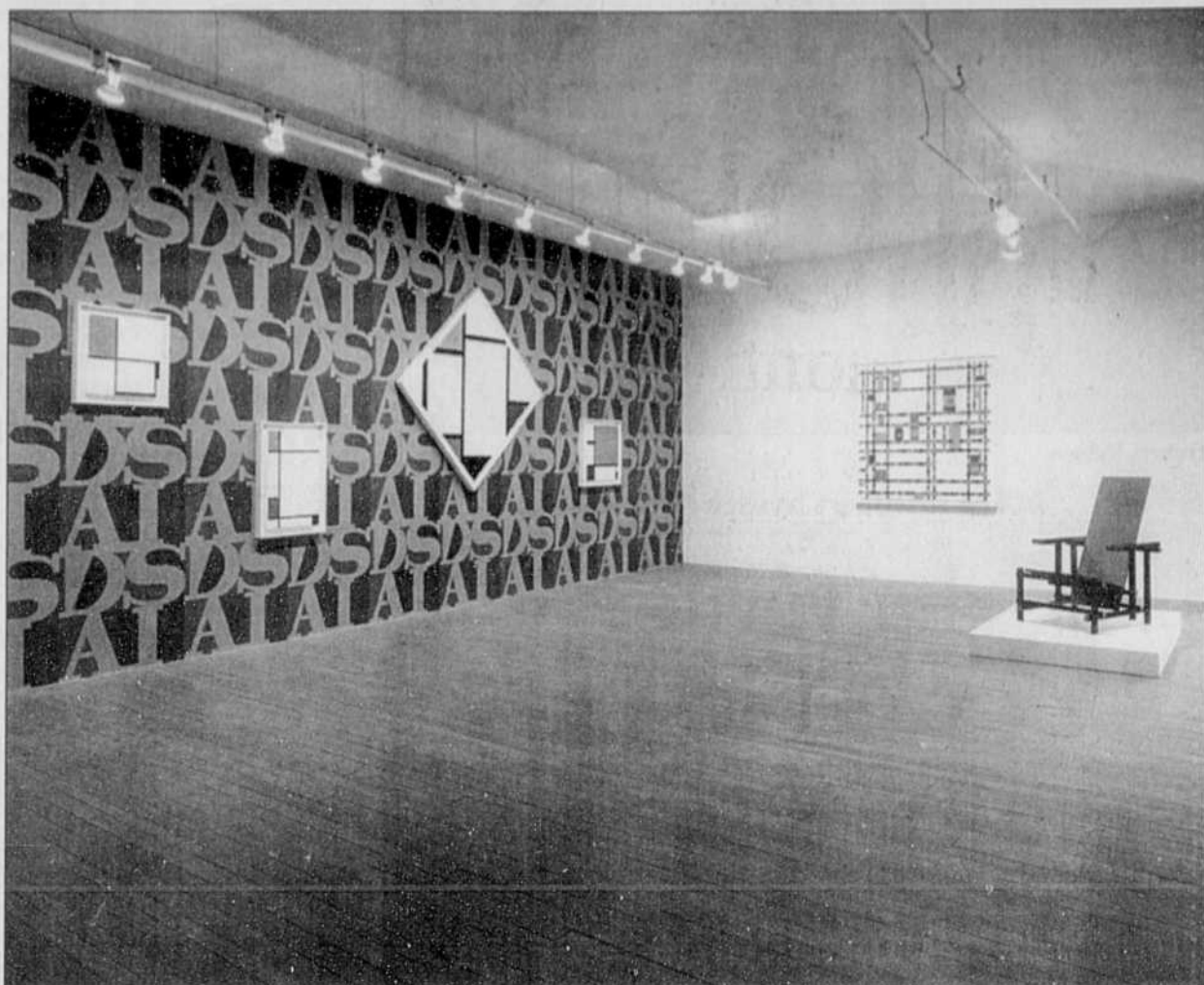
Ils étaient trois, ils ne sont plus qu'un et, en fait, ils ne sont plus. Mais ô combien riche leur legs: le plat de résistance parfait pour les sociologues de la culture branchés. Car c'est bien une gestuelle sociale que s'est appliqué à orchestrer pendant près de trente ans le célèbre collectif d'artistes torontois General Idea. Le dernier soubresaut du trio Jorge Zontal, Felix Partz (tous deux décédés l'an dernier des suites du sida) et A. A. Bronson occupe depuis tout juste une semaine les deux salles de la Galerie René Blouin. L'exposition nous vient de Toronto, où elle fut montée cet été à la S. L. Simpson Gallery, après avoir fait son effet l'an dernier en Suisse et aux Pays-Bas.

Humour caustique

General Idea, comme dans l'emblématique General Electric et la révolution électromagnétique, comme aussi dans l'anonymat générique du G. I., du soldat Government ou General Issue de l'armée de l'oncle Sam... enfin, ce n'est pas dit, mais c'est précisément à ce genre d'analogies, qui carburant à l'humour caustique et à l'ironie, que la production des

boys de l'art canadien, comme on les appelle, prête le flanc. Chez eux, la simple mention du fait social ou de la culture de masse dans un contexte «intelligent» fait œuvre (d'art). Le populaire se frotte au vernis de la culture d'élite au point de s'y fondre. Le vulgaire devient *vulgaris*. L'excentricité *glamour* du groupe rappelle celle de Warhol, qui prêta d'ailleurs son talent à la page couverture d'un des numéros du magazine *File* (parodie de *Life*), publié sporadiquement par le trio durant les années 1970. On pense aussi à l'univers du kitsch étudié du dandy Jeff Koons, au cynisme de l'entreprise de désacralisation du gratin de l'art par la «copiste» Sherrie Levine, puis, plus près de nous, à l'esprit tout en mythes de l'artiste Richard Purdy.

Mais à travers ces fanfaronnades «artistiquement correctes», allant du concours de beauté, du personnage et du pavillon Miss General Idea à la série d'œuvres plus senties répondant au sida, en passant par les figures symboliques du caniche (dont le *Canus Major...* contre un ciel bleu Klein dans la collection permanente du Musée d'art contemporain de Montréal) et des bébés phoques en naufrage sur



Vue générale de l'exposition General Idea à la galerie René Blouin.

PHOTO R. MAX TREMBLAY

des glaces flottantes en polystyrène, il reste que Zontal, Partz et Bronson (des noms d'emprunt, bien sûr) ont travaillé assidûment, côte à côte sous une seule signature depuis 1968.

L'infection...

Rares sont les collectifs d'artistes (surtout lorsqu'il ne s'agit pas d'un couple) à avoir tenu le coup si longtemps. En soi, cette complicité tenace les fait passer aux annales de l'histoire de l'art. Puis, bien qu'ils soient acclamés plus fortement à l'étranger, en Europe tout particulièrement, le Canada, il va sans dire, est fier, d'autant plus fier depuis que les hauts lieux européens de l'art contemporain se sont rués, durant les années 1980, sur le sceau d'approbation du trio de la Ville reine. L'an dernier, le Musée des beaux-arts du Canada achetait pour 200 000 \$ l'époustouflante et troublante installation de pilules bleues et blanches *One Year of AZT*.

L'exposition chez René Blouin en est une d'adieu. Un mur tapissé du logo AIDS dans la même graphie et disposition que le fameux *LOVE* de l'artiste pop Robert Indiana (jusqu'au 17 septembre, on peut d'ailleurs en voir un exemple dans l'exposition *Skulptura* au Vieux-Port) est orné d'une série de faux Mondrian (tous s'intitulent *Infected Mondrian*) dépourvus de leur jaune pur et primaire et infectés, en revanche, du vert impur que le légendaire Néerlandais de la peinture abstraite craignait comme la peste. «Mondrian est même allé jusqu'à peindre en bleu la tige d'une tulipe pour enrayer de son environnement toute trace de vert», raconte Bronson. La partie «salon» de l'exposition comprend aussi une copie d'une chaise de Rietveld affligée de la même infec-

tion verte. Ailleurs, une photographie d'une reproduction du curieux «ready-made» *Pharmacie* de Duchamp. Par-dessus la petite touche de peinture qu'avait ajoutée Duchamp pour faire sien ce paysage banal, «nous avons peint trois pilules dans les couleurs infectées du bleu, rouge et vert», explique l'artiste. Le titre saugrenu de Duchamp est resté presque intact, à peine modifié, pourtant tragiquement, par l'adjectif «Infecté» qui le précède. Puis, dans la petite salle de la galerie, six tableaux monochromes, noirs et graves, qu'il faut regarder de près; ils reprennent le logo AIDS en forme de croix cette fois, des croix à la Ad Reinhardt. Et enfin, un présentoir pour une édition limitée (à 900 exemplaires et à 100 \$ chacun...) de petits livres de prière à la General Idea, intitulée *XXX Voto (for the spirit of Miss General Idea)*.

«C'est le dernier corpus d'œuvres que nous avons conçu ensemble, General Idea n'existe plus», dit Bronson qui compte, toutefois, poursuivre sa carrière d'artiste en solo et gérer la prolifique production du groupe. Autobiographique, testamentaire et, jusqu'à la toute fin, sérieuse dans l'ironie de son sourire, cette exposition qui marie art et sida dans un langage pour initiés ou pour groupes fait courir dans le dos un léger frisson. Un frisson qui est dû non pas à la froideur matérielle des œuvres, ni à l'apathie du concept par trop systématisé (belle garantie contre le sentimentalisme...), mais plutôt à la reconnaissance de la mort et de son nom sombre, incarnés à jamais par la matérialité des objets qui s'y réfèrent. De la même manière, un cerucel en acajou avec un beau grain lustré prête à la mort impalpable une présence physique déroutante. Ouf!

«C'est le dernier corpus d'œuvres que nous avons conçu ensemble, General Idea n'existe plus»



SCÈNES DE LA VIE FUTURE

14 JUIN - 24 SEPTEMBRE 1995

L'ARCHITECTURE EUROPÉENNE ET LA TENTATION DE L'AMÉRIQUE, 1893-1960

CCA

Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture

1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6 Renseignements : (514) 939-7026

L'exposition a bénéficié d'une participation aux frais de transport du consulat général de France à Montréal.

Galerie de Bellefeuille

OUVERT LE DIMANCHE

de 12h30 à 17h30

lun. au sam. de 10h à 18h

1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT

TEL.: (514) 933-4406

Du lundi au samedi de 10h à 18h.



Au Québec,
50 000 élèves
font le saut vers
la santé.
Appuyez-les!

Au cœur de la solution!

Tél. : (514) 871-1551 ou 1-800-567-8563 Téléc. : (514) 871-1464



Colloques

PRÉSENCE DE LA PHOTOGRAPHIE
DANS LES COLLECTIONS DES MUSÉES.
SPÉCIFICITÉ D'UN MÉDIUM...
D'UNE CULTURE.

Samedi, le 23 septembre
Musée d'art contemporain de Montréal

Les inscriptions sont gratuites mais obligatoires.
Renseignements : (514) 847-6253.

IMAGE, ART ET TECHNOLOGIE

Vendredi, 15 septembre
Maison de la culture Mercier
8105, rue Hochelaga

Les inscriptions sont gratuites.
Renseignements : (514) 844-6993.

Le mois de la photo à Montréal

Affiliated



LE DEVOIR

Hôtel du Parc

ARTPHOTO
SUTTON 95

Une présentation d'Arts Sutton
Du samedi 2 septembre au lundi 9 octobre, 1995

4 expositions reliées à la photographie

Doreen Lindsay, John Max, Serge Tousignant, + Nicholas Amberg, Stephan Ballard, Elodie Bernier, Eve Cadieux, Susan Coolen, Jean-Marc Corbell, Mireille Lagué, Christian Lemay, Raymond Pilon, Jackie Wexler. + Photographies anciennes provenant de familles de la région + Une collection d'appareils photographiques.

Horaire: jeudi, vendredi, samedi, dimanche, 10h à 18h
Ouvert les lundis 4 septembre et 9 octobre.
Galerie Arts Sutton, 7, rue Academy, Sutton

LES ARTS

ARTS VISUELS

Entre le photoreportage et la photographie d'art

Une soixantaine d'œuvres lancent l'événement au Centre Strathern

Le mois de la photo à Montréal

JENNIFER COUËLLE

TERRE NATALE, TERRE PROMISE, TERRE BLESSÉE
Centre interculturel Strathern
3680, rue Jeanne-Mance
Jusqu'au 17 septembre 1995

Pas évident, le photo-reportage... Alors que les écrans de télévision de tout un chacun regorgent d'images poignantes en provenance des quatre coins du monde, alors que les caméras de CNN et d'autres grands réseaux télévisuels se propulsent à la vitesse de la lumière pour documenter en direct les innombrables irruptions belligères de la planète, alors que les affres de la violence, de la pauvreté, de la famine et de la maladie sont recensées par appareillage électronique, en mouvement, les photojournalistes, avec leurs images fixes, ont intérêt à avoir l'œil perçant. La compétition entre ces images qui valent mille mots est féroce. D'autant plus que sur les écrans de salon, les images sont secondées par la présence du son. Le complément parfait à l'indice visuel. C'est bien ce qu'avait compris Liesl, l'excentrique globe-trotter du *Monsieur Malaussène* de Pennac, qui mit «la terre entière sur bande magnétique» pour créer, avec son mari le preneur d'images, le Film Unique, l'œuvre d'une vie.

Des nuages...

Au Centre interculturel Strathern, on présente actuellement plus de soixante de ces images inaudibles mais criantes (en principe) qui sont le propre d'une certaine forme de photojournalisme: celle qui vient de loin, d'un séjour prolongé en terres étrangères, souvent précaires. Il s'agit d'épreuves noir et blanc prises entre 1987 et 1995 par trois jeunes photographes montréalais, tous membres de l'Agence Stock, la seule agence au Québec à privilégier le photojournalisme d'auteur. On y retrouve *La Terre natale* de Robert Fréchette, cofondateur, en 1987, de Stock et partisan de la sauvegarde de ce qui reste de la connaissance et des traditions de la Terre chez les aînés des Premières Nations du Québec. On retrouve également *La Terre promise* de Jean-François Leblanc, photographe pour l'hebdomadaire culturel *Voir*, qui parcourait l'an dernier la Palestine et ses environs. Vient ensuite *La Terre blessée* de Normand Blouin, collaborateur au *New York Times*, *L'Express*, *L'actualité*, *The Montreal Mirror* et d'autres, qui suivait récemment le spectre de l'Union soviétique à travers l'Afghanistan, l'Arménie, Cuba et l'ex-Yougoslavie. Un voyage express dans les zones chaudes, et moins chaudes, d'un monde qui se transforme et s'effrite.

Cette exposition est, certes, intéressante, souvent riche de sens (les sujets engageants obligent), par-

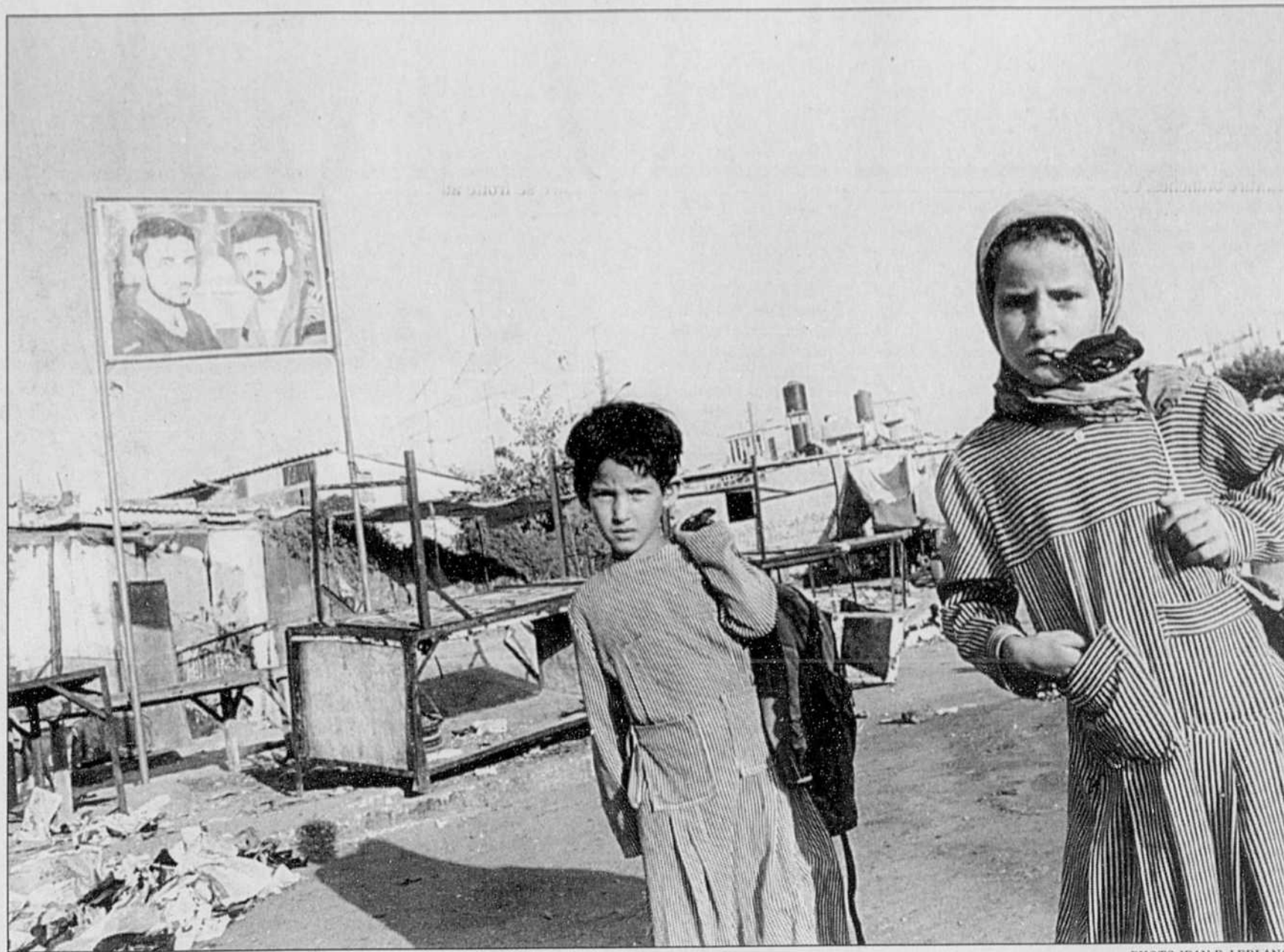


PHOTO JEAN F. LEBLANC

Camp de réfugiés de Beach Camp près de Gaza. Jeunes écolières devant le portrait de deux martyrs de l'intifada.

fois aussi d'esthétique, mais je vous mentirais si je vous disais qu'il ne passe ici aucun nuage, car il y a quelque chose qui fait défaut. Quelque chose qui brouille les pistes d'interprétation, qui nous tient à mi-chemin entre la photographie d'art et son pendant *stricto sensu* documentaire. Pis encore, on a l'impression que ni l'une ni l'autre de ces directions sont observées, qu'on passe de l'une à l'autre sans véritablement les assumer. Des prises de vue en oblique auxquelles Jean-François Leblanc s'acharne à rendre honneur, aux Inuits et Montagnais tronqués, tantôt d'un bras, tantôt d'une tête ou d'une jambe (?), de Robert Fréchette, à la photographie sans «atours artistiques» et, si ce n'était de l'aura du sujet, somme toute banale, d'Arafat assis à sa table de travail (Leblanc) ou de l'image ordinaire (qui en dit long cependant) d'un Cubain qui tente de faire démarrer un vieux tacot (Blouin), on oscille, dans l'ensemble, entre l'exercice de style et le photoreportage en mal de distinction.

Confusion postmoderne

N'aidant en rien l'appréciation de la spécificité de chacune de ces réalités, l'accrochage est péle-mêle. Comme à la télé, lorsque sous une pression légère du doigt la télécommande fait défiler par douzaines les univers bigarrés des différentes chaînes, on passe aléatoirement d'une enfance arménienne à un autobus cubain, en passant par une partie de chasse au caribou à Kangirsujuaq et un camp de réfugiés à Beach Camp, près de Gaza. Une confusion postmoderne à souhait...

Mais bon, il faut bien rendre à César... Ainsi, on les trouvera, les quelques photographies qui n'hésitent pas entre deux modes de représentation, qui ne s'oublient pas sitôt les avoir vus, qui ne nous font pas au premier coup d'œil regretter les images pleines et saisissantes d'un Sam Tata à Shanghai, d'un Larry Burrows, d'un Mark Edwards ou d'un Cartier-Bresson, par exemple. Il y a ici une poignée d'œuvres qui témoignent effective-

ment de la singularité d'un regard sensible et d'une cohérence entre sujet et composition. Parmi celles-là, soulignons la netteté structurelle et la sensualité des textures des corps bruns et du ciel tout en grisaille dans la photo des jeunes baigneurs de La Havane de Blouin, soulignons aussi l'intérêt formel et sensitif du trio de vieilles dames serbes, fichu noué sous le menton et joues sillonnées de rides épaisses, interdites par le bras mécanique d'un poste de contrôle qui traverse l'image (toujours de Blouin) en diagonale. Chez Fréchette, on appréciera notamment l'image inusitée du vieil Inuk emmitouffé, couché sur la glace à côté de son trou, fil de pêche en main. On se souviendra également de la dynamique photographie des enfants sortant des classes à Beach Camp (Leblanc), dans laquelle l'expression vivante des visages contraste intelligemment avec le paysage plutôt sombre et rafistolé. Puis la liste des exemples les plus heureux se poursuit encore... un peu.

Pierre Granche

Jusqu'au 7 octobre

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY
372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal H3B 1A2, Tél. + télécopieur: 514 875-0071

NASKO PELEV

Déséquilibre: peintures récentes
du 9 au 23 septembre

RAFAL MALCZEWSKI (1892 - 1965)
aquarelles et huiles
du 14 au 28 septembre

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest 845-7833 / 845-7471



CENTRE
DES
ARTS CONTEMPORAINS
DU QUÉBEC
À MONTRÉAL

LE MOIS DE LA
PHOTO
À MONTRÉAL

Une semaine en hiver vue par

- | | |
|------------------|------------------|
| (du Québec) | (de Belgique) |
| • Manon Fafard | • Zabou Carrière |
| • Martin Labelle | • Xavier Cornu |
| • Eva Quintas | • Émilie Danchin |

Jusqu'au 7 octobre 1995

Du mardi au samedi, de 11 h 00 à 17 h 00
4247, rue Saint-Dominique Tél.: (514) 842-4300

Cette exposition est une initiative de l'Agence TOPO en collaboration avec le Centre des arts contemporains du Québec, l'Agence Québec/Wallonie-Bruxelles pour la jeunesse, la Délégation Wallonie-Bruxelles à Québec et l'Agence Régionale du Tourisme de Saint-Pierre-et-Miquelon



SAINT-PIERRE-ET-MIQUELON

la mer, le blanc, l'insulaire

Roger Hébert - PHOTO: M. LABELLE

INFOS TOURISTIQUES — 1-800-565-5118



"Madame Brooke Claxton", vers 1937

Nous remercions le Musée des beaux-arts de Montréal, la Galerie Nationale du Canada, Hart House, le Musée McCord d'Histoire Canadienne, le Musée du Québec et les collectionneurs particuliers de nous avoir gracieusement prêté leurs tableaux. Sans leur collaboration, cette exposition n'aurait pas eu lieu.

EXPOSITION RETROSPECTIVE

LILIAS TORRANCE NEWTON
(1896 - 1980)

DU 9 AU 23 SEPTEMBRE

Catalogue: 20\$

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.
1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL (514) 288-7306

GUIDO Molinari

UNE RÉTROSPECTIVE
JUSQU'AU 17 SEPTEMBRE

L'EXPÉRIENCE
SENSORIELLE
DE LA COULEUR

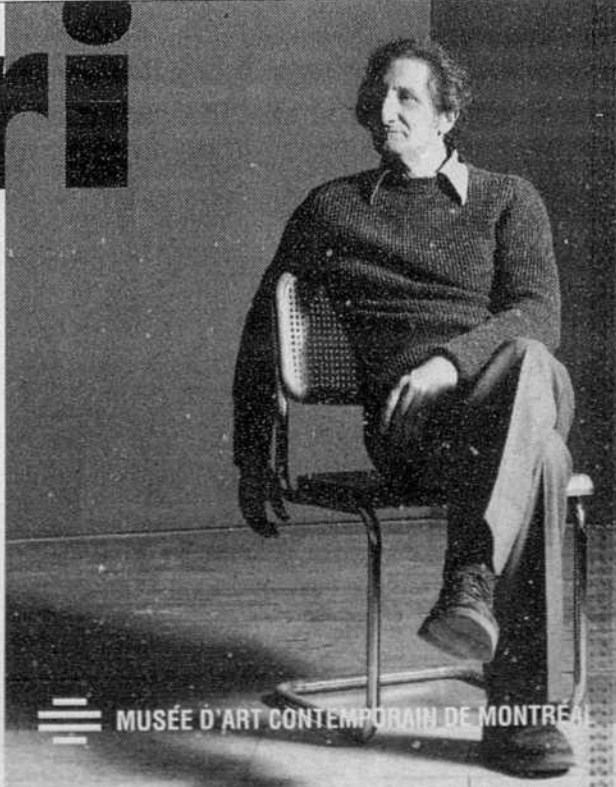
mardi au dimanche de 11h à 18h
mercredi de 11h à 21h

métro Place-des-Arts
renseignements: (514) 847.6212

Une exposition
présentée par



Photo: Richard-Max Tremblay

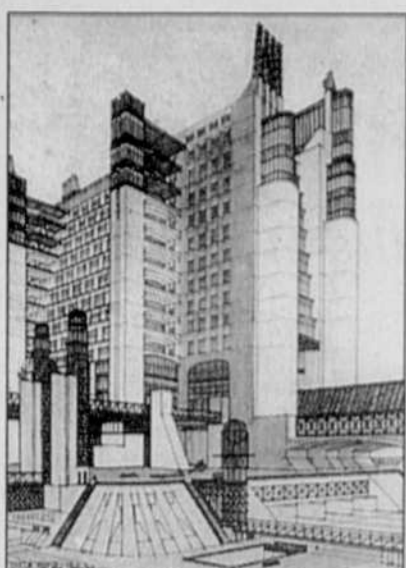


MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

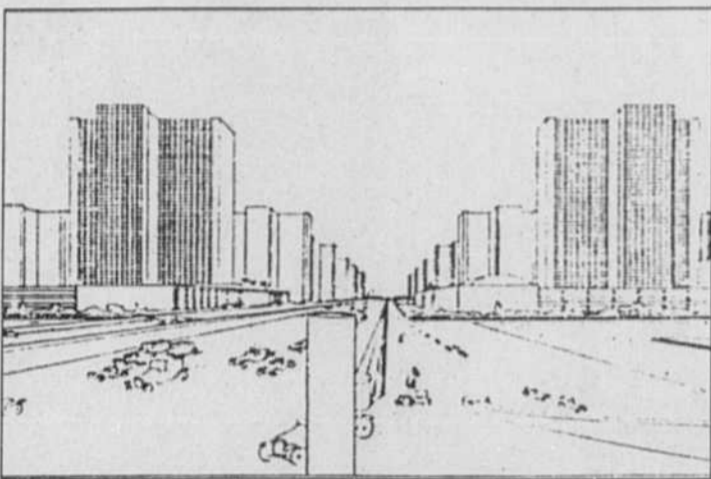
FORMES

Cette autoroute que je ne saurais voir

SOPHIE GIRONNAY



Déjà en 1914, l'architecte Sant'Elia dessinait une Città Nuova où un réseau de voies superposées vivait en symbiose avec les édifices. Sant'Elia fut l'une des figures dominantes du mouvement futuriste.



Avec son Plan Voisin, Le Corbusier propose en 1925 un schéma de quartier dans lequel la circulation des voies rapides s'articule indépendamment des habitations, regroupées en îlots. Cette vision (de cauchemar), non réalisée mais très influente, était prémonitrice d'au moins un aspect de notre monde moderne: ce sont les autoroutes, aujourd'hui, qui structurent la ville, et non pas l'inverse.



PHOTO CLAUDE BÉLANGER

Incroyable mais vrai, sous ces appartements de luxe roule une autoroute. Il s'agit des résidences Berlin-Wilmersdorf, à Berlin.

« Il existe une méthode efficace pour détruire l'âme d'une ville, et qui ne manque pas de partisans: la construction d'une autoroute qui, avec ses voies multiples, s'enfoncera profondément au cœur de la cité », écrivait le célèbre urbaniste américain Lewis Mumford en 1964, en plein triomphe de l'automobile. (Huit ans plus tôt, les Etats-Unis avaient même voté une loi exigeant que toute ville de 50 000 habitants ou plus soit accessible par autoroute.) Tout le monde peut voir de ses propres yeux, aujourd'hui, l'impact néfaste des autoroutes sur le paysage urbain et sur la vie des quartiers qu'elles traversent. De part et d'autre de ces longs serpents de béton, qui bloquent et défigurent les perspectives, s'allongent des zones désolées, inhumaines, assourdissantes et puantes.

Claude Bélanger, lui, ça ne le rebute pas, au contraire. Maintenant que les autoroutes sont là et bien là, s'est dit cet architecte de Québec, il doit bien y avoir des moyens pour les intégrer à la ville de façon harmonieuse. Comment cauteriser cette plaie ouverte qui refuse de cicatriser, comment recoudre efficacement le tissu urbain? Voilà le genre de questions auxquelles il est urgent, désormais, de trouver des réponses. « Pour un architecte, dit-il, réfléchir à ce problème équivaut à faire de la recherche sur le cancer pour un médecin: ce n'est pas en lui tournant le dos qu'on va lui trouver des remèdes! »

Claude Bélanger, lui, fait face à l'horreur, et s'en délecte même. Après une maîtrise consacrée à cette question, il a pu, grâce à une bourse, développer une proposition au sujet d'un tronçon de l'autoroute métropolitaine, dans le coin du boulevard Pie-IX. Son projet était exposé toute la semaine, jusqu'à aujourd'hui, en marge du XXe Congrès de la route, une rencontre internationale d'envergure tenue au Palais des Congrès (donc au-dessus de l'autoroute). « Ce projet est une étude de cas théorique, une sorte d'utopie, dit-il. Mais mon modèle d'aménagement rassemble tous les principes essentiels. Je n'ai rien inventé, je me suis borné à faire la synthèse des recherches et des réalisations accomplies dans le domaine, un peu partout dans le monde, et à en tirer les conclusions. »

Un ensemble transpercé d'artères

On sait tout le mal que se donnent les pouvoirs publics aujourd'hui pour réanimer le Vieux-Montréal, exsangue depuis qu'il fut coupé du centre-ville par la vilaine Ville-Marie. Tel un organisme vivant, la ville supporte mal des coupures trop larges dans sa tessiture. C'est le principal dommage causé par les autoroutes urbaines — outre le bruit, et l'effet de barrière visuelle lorsqu'elles sont surélevées — que cette entaille mortelle qu'elles opèrent dans la grille ancienne des rues. Les cacher derrière des parois antibruit ou les enrober de verdure sont des tentatives cosmétiques très insuffisantes. « L'intégration formelle entre le corridor autoroutier et le milieu urbain exige de rétablir la continuité spatiale des rues transversales et de donner au corridor de l'autoroute la configuration d'un espace urbain ordonné », affirme Claude Bélanger. Comment? Mais c'est très simple! L'architecte propose carrément d'enrober l'autoroute de constructions, abritant parkings, commerces et habitations, tout un ensemble transpercé d'artères qui créerait une sorte de ville dans la ville, mais en continuité avec les deux rives.

Toute l'efficacité d'un tel projet tient évidemment dans l'art de lui donner les bonnes proportions et de rythmer les volumes avec finesse. C'est ce que démontre, *a contrario*, l'exemple de la gare d'autobus George Washington Bridge, plantée sur l'autoroute new-yorkaise en 1963. L'organisation des circulations sur plusieurs ni-

veaux réussit à redonner à ce coin de ville une continuité, ainsi qu'à étouffer la pollution et le bruit. Mais l'édifice lui-même, dessiné par le grand architecte italien Pierre Luigi Nervi (1891-1979), demeure, par sa taille et son style de construction en béton, une infrastructure de génie civil qui amplifie le gigantisme autoroutier au lieu de l'adoucir.

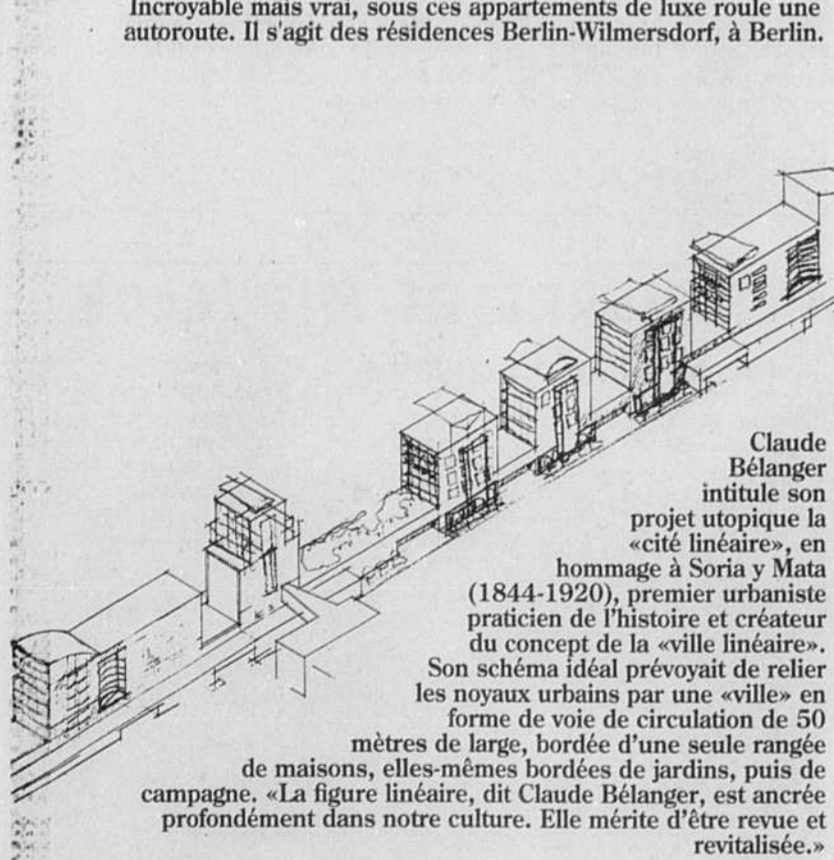
Trouver une échelle qui fasse transition entre les maisons et l'autoroute, c'est possible. La preuve: le complexe résidentiel Berlin-Wilmersdorf, bâti en 1980 par les architectes G. Heinrichs et K. Krebs, avec Alessandro Carlini. Sa vocation était de faire avaler aux résidents de ce chic quartier berlinois le passage de l'« autobahn » dans leur cour. Sept blocs de onze à quatorze étages enveloppent l'autoroute sur une longueur totale de 600 mètres et logent environ 4000 personnes... considérées comme privilégiées!

« À distance, sur les plans et les photos, ce projet me paraissait trop massif pour s'intégrer à l'environnement, composé surtout de résidences privées, raconte Claude Bélanger. Mais sur place, c'est magnifique! Je dirais que c'est l'une des tentatives d'intégration d'une autoroute en milieu urbain les plus réussies qui puisse exister. L'architecture des édifices s'inspire encore de l'école moderniste, voire brutaliste, par sa simplicité austère, mais toutes les terrasses, en espalier, débordent de verdure. Ces appartements sont très convoités et le lien avec le quartier se fait bien. » Construire des habitations sur une voie rapide suppose des prouesses d'ingénierie. Pour qu'aucun bruit ne se répercute, la structure des constructions ne doit toucher nulle part à celle de l'autoroute, même à cent pieds sous terre. « Ça a coûté une fortune, mais ça marche! Je le sais, je suis allé coller mon oreille sur la paroi au niveau des garages, et je n'entendais pas la moindre vibration. »

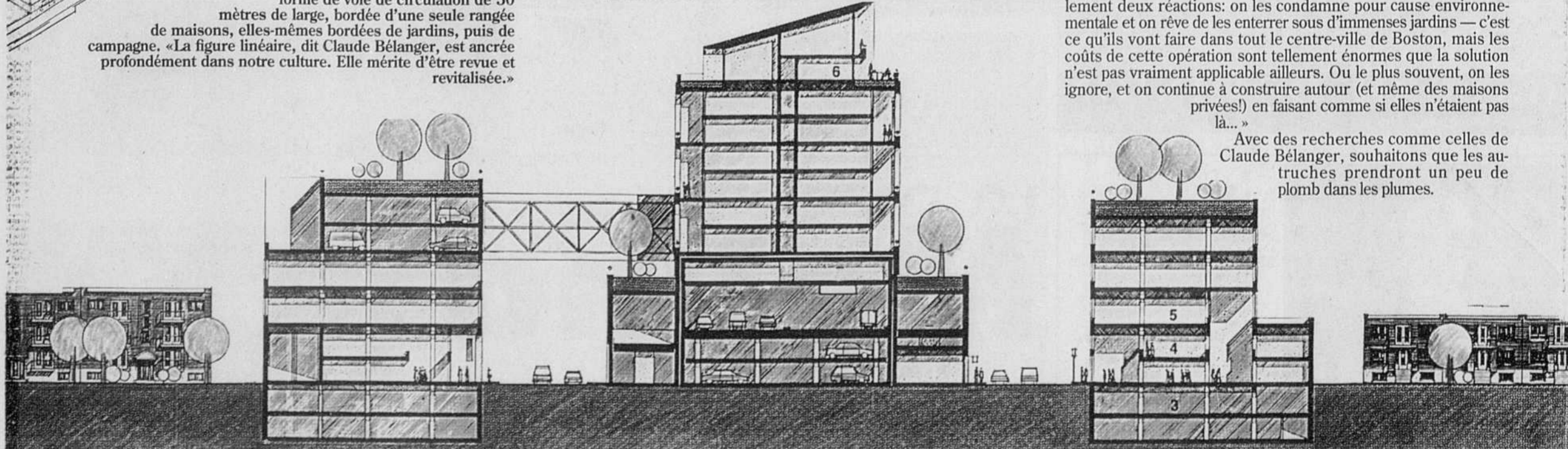
Financera-t-on un jour la construction de logements au-dessus de la métropolitaine au coin de Pie-IX? Evidemment pas! Mais selon Claude Bélanger, plusieurs stratégies seraient d'ores et déjà envisageables pour intégrer les autoroutes surélevées à notre milieu urbain. « La première exigence serait de penser à un aménagement d'ensemble qui intégrerait les abords de l'autoroute, sur une bande d'une largeur d'au moins un pâté de maisons de chaque côté. » Dans sa proposition, Claude Bélanger recommande certaines mesures, fort simples d'application. Par exemple, il place les éclairages de l'autoroute en son centre, alors qu'actuellement, de grandes perches de lampadaires disgracieux aveuglent ceux qui passent dans les rues en contrebas. Au moyen de plantations d'arbres, ou encore de structures décoratives qui se greffent au tablier, M. Bélanger retravaille la perspective visuelle des rues transversales. À partir d'études sur le bruit, la circulation de l'air et autres phénomènes observables et quantifiables, il a pu dégager des principes généraux qui déterminent, par exemple, la hauteur souhaitable des édifices bordant l'autoroute. Enfin, tout un travail graphique serait à envisager pour harmoniser l'affichage et créer un unique langage à la hauteur de l'autoroute comme au niveau de la rue.

Dans les années 70, les utopies flamboyantes n'ont pas manqué, qui dénonçaient avec un noir cynisme les systèmes cauchemardesques des villes-trafics en les exagérant, dans de somptueuses œuvres-manifestes. Qu'on pense par exemple aux photomontages de Rem Koolhaas, qui aujourd'hui est en train de bâtir, ô ironie, une ville entière basée sur le principe de l'empilement des réseaux de communication (je parle, bien sûr, d'Eurallille). Pas de telles beautés dans les dessins de Claude Bélanger, mais une volonté, encore trop rare, de réfléchir sur le problème d'une manière modeste et pratique. C'est ce qu'il faudra retenir surtout de ses efforts: « Ce qui a causé le plus de tort à la progression de la recherche dans ce domaine particulier de l'urbanisme, au fond, c'est l'idéologie, pense-t-il. Face aux autoroutes en milieu urbain, on a principalement deux réactions: on les condamne pour cause environnementale et on rêve de les enterrer sous d'immenses jardins — c'est ce qu'ils vont faire dans tout le centre-ville de Boston, mais les coûts de cette opération sont tellement énormes que la solution n'est pas vraiment applicable ailleurs. Ou le plus souvent, on les ignore, et on continue à construire autour (et même des maisons privées!) en faisant comme si elles n'étaient pas là... »

Avec des recherches comme celles de Claude Bélanger, souhaitons que les autruches prennent un peu de plomb dans les plumes.



Claude Bélanger intitule son projet utopique la « cité linéaire », en hommage à Soria y Mata (1844-1920), premier urbaniste praticien de l'histoire et créateur du concept de la « ville linéaire ». Son schéma idéal prévoyait de relier les noyaux urbains par une « ville » en forme de voie de circulation de 50 mètres de large, bordée d'une seule rangée de maisons, elles-mêmes bordées de jardins, puis de campagne. « La figure linéaire, dit Claude Bélanger, est ancrée profondément dans notre culture. Elle mérite d'être revue et revitalisée. »



IDÉ

Premier appel de propositions du programme de recherche appliquée en design, volet 2

Institut de Design Montréal

1037, rue Rachel
3^e étage
Montréal (Québec)
Canada H2J 2J5
Téléphone : (514) 596-2436
Télécopieur : (514) 596-0881

L'Institut de Design Montréal (IDM), organisme sans but lucratif, offre un programme de contributions en deux volets pour stimuler la recherche appliquée en design.

Ce programme encourage le partenariat entre les designers et les entreprises dans la réalisation de projets de recherche et incite les entreprises à recourir au design pour la valeur que ce dernier ajoute à leurs produits.

Le volet 2 du programme s'adresse aux partenariats entre designers et entreprises et vise particulièrement les PME de la grande région de Montréal. Il favorise la réalisation de projets de recherche multidisciplinaires qui requièrent une réflexion approfondie sur des problématiques complexes, l'implication de professionnels du design et autres disciplines et, selon le cas, la collaboration des secteurs public et/ou privé et celle des institutions d'enseignement.

Sont admissibles les projets de recherche en design reliés aux champs suivants: l'habitat et l'urbanisme, le transport, l'environnement, la mode et les textiles, les produits manufacturés et le multimédia.

Le design doit faire partie intégrante des processus de définition de la problématique et de recherche et développement de solutions concrètes.

Contributions maximales :
50% des coûts admissibles d'un projet, jusqu'à concurrence de 150 000 \$.

Réception des formulaires de proposition :
du lundi 4 septembre au mardi 31 octobre 1995, avant 16 heures.

Formulaires de proposition et conditions disponibles aux bureaux de l'IDM, du lundi au vendredi entre 9h et 16h, 16 heures, à l'Institut de Design Montréal.